

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE

332

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

René RUIN

Né le 26 avril 1908 à Berck-Plage (Pas-de-Calais)

LA JALOUSIE HOMICIDE

(Étude de quelques mesures prophylactiques)

Président : M. CLAUDE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

René RUIN

Né le 26 avril 1903 à Berck-Plage (Pas-de-Calais)

LA JALOUSIE HOMICIDE

(Étude de quelques mesures prophylactiques)

Président : M. CLAUDE, Professeur.

PARIS

LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1933

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	N...
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	MARION.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	M. VILLARET.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUCEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN-
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	LENORMANT.
Clinique chirurgicale	CUNÉO.
	GRÉGOIRE.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
	MAUCLAIRE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE . Neurologie et Psychiatrie.
 AUBERTIN Pathologie médicale.
 BÉNARD (Henri). Pathologie médicale.
 BROCC Pathologie chirurgicale.
 BRULE Pathologie médicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CADENAT Pathologie chirurgicale.
 CATHALA Pathologie médicale
 CHABROL Pathologie médicale.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.
 CHAVALLIER .. Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 DONZELOT Pathologie médicale.
 ÉCALLE Obstétrique.
 FEY Urologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 GATELLIER Pathologie chirurgicale.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 GIROUD Histologie.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HARVIER Pathologie médicale.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 HUTINEL Pathologie médicale.
 JOANNON Hygiène.

MM.

LABBÉ (Henri) .. Chimie biologique.
 LAROCHE (Guy). Pathologie médicale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 LÉVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
 LIAN Pathologie médicale.
 MONDOR Pathologie chirurgicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET . Pathologie chirurgicale.
 MOURE Pathologie chirurgicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 OLIVIER Anatomie.
 PIÉDELIÈVRE . Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 QUÉNU Pathologie chirurgicale.
 RICHET Fils Physiologie.
 SANNIE Chimie biologique.
 SÉZARY Dermatologie et syphili-
 graphie.
 TROISIER Pathologie expérimentale
 et comparée.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur) Pathologie médicale.
 VAUDESCAL Obstétrique.
 VELTEP Ophtalmologie.
 VIGNES Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

LEQUEUX Obstétrique.
 LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.

MM.

BETTERER Histologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DU COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.
 ABRAMI..... Clinique médicale.
 CHIRAY..... Clinique médicale.
 N... .. Clinique médicale.
 DUVOIR..... Clinique médicale.
 BASSET..... Clinique chirurgicale.
 CHEVASSU Clinique chirurgicale.
 HEITZ-BOYER... Clinique chirurgicale.

MM.
 MOCQUOT Clinique chirurgicale.
 PROUST Clinique chirurgicale.
 SCHWARTZ Clinique chirurgicale.
 LE LORIER..... Clinique obstétricale.
 LÉVY-SOLAL ... Clinique obstétricale.
 METZGER Clinique obstétricale.
 GUÉNIOT Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.....		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT, agrégé ...		Education physique.
WDOUX-LEBARD.....		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

*En les remerciant du fond du
cœur de tout ce qu'ils ont fait pour
moi.*

A MA FEMME ET A MON FILS

*En témoignage de ma profonde
affection.*

A MES GRANDS PARENTS

A MON FRÈRE

A MON BEAU-PÈRE

A TOUS LES MIENS ET A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR HENRI CLAUDE

Officier de la Légion d'Honneur.

Professeur de clinique des maladies mentales et de l'encéphale.

Membre de l'Académie de Médecine.

*Qui nous a fait l'honneur de
présider cette thèse.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR CEILLIER

Ancien Chef de Clinique des maladies mentales.

Médecin expert près les tribunaux.

Chevalier de la Légion d'Honneur.

*Qui nous a conseillé et guidé
dans l'élaboration de ce travail,
en témoignage de notre sincère
reconnaissance.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR EY

Chef de Clinique des maladies mentales.

Médecin des asiles

*En remerciement de l'aide qu'il
a bien voulu nous apporter.*

A MES MAITRES
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'AMIENS

LES PROFESSEURS

LABARRIÈRE,
MOULONGUET,
PANCIER,
POULAIN,
DE BUTLER D'ORMOND,
HAUTEFEUILLE.

A MES MAITRES
DANS LES HOPITAUX DE PARIS

LES DOCTEURS

TRESMOLIÈRES,
NOBESCOURT,
COUVELAIRE,
MILIAN,
GUILLAIN,
LEGUEU.

CONSIDÉRATIONS SUR LA JALOUSIE

Le mot Jalousie est employé fréquemment, comme beaucoup de mots d'ailleurs dans des sens différents les uns des autres. Ce qui bien entendu favorise les confusions et les contradictions. Nous allons nous efforcer de limiter ici le sens dans lequel nous l'entendons.

On emploie fréquemment le mot Jalousie pour exprimer que l'on est envieux de quelque chose. On parle d'un médecin jaloux de son collègue lorsqu'il lui envie sa clientèle, sa réputation ou son savoir.

Dans un sens un peu différent, au lieu qu'il s'agisse de désirer acquérir quelque chose de nouveau, ne vous appartenant pas, la jalousie devient la crainte de perdre un bien qui vous appartient, sur lequel vous avez des droits. Comme l'a écrit DESCARTES, la jalousie est ici : « cette espèce de crainte qui se rapporte au désir que l'on a de conserver 'a possession de quelque bien ». On dit ainsi qu'un enfant est jaloux de l'affection de sa mère, qu'un mari ou qu'un amant sont jaloux de l'amour de leur femme ou de leur maîtresse.

Nous ne nous occuperons ici que de la jalousie amoureuse et uniquement dans sa forme hétéro-sexuelle. C'est peut-être la plus fréquente, mais il est certain que c'est celle dont on parle le plus, probablement par suite de ses effets souvent dramatiques. Et justement, nous n'étudierons dans ce domaine que des cas de jalousie ayant conduit à des réactions homicides. Le docteur CEILLIER, l'éminent expert à bien voulu nous confier parmi ses nombreux rapports d'expertises psychiatriques quelques cas se rapportant à notre sujet. Nous ne prétendons pas faire une étude complète de tous les jaloux homicides, entreprise qui serait fort au-dessus de nos moyens, mais simplement en nous basant sur des faits réels, tâcher de mettre en relief quelques traits caractéristiques de ces criminels et insister sur la thérapeutique qu'il est possible de leur appliquer.

Mais avant d'examiner nos observations, nous étudierons un peu plus à fond ce qu'est la jalousie amoureuse hétéro-sexuelle. Pour en apercevoir le contenu et les formes qu'elle peut prendre, il nous faut d'abord rappeler brièvement ce qu'est l'amour nous suivrons ici l'analyse de SPENCER.

L'amour est un sentiment très complexe dans lequel on peut distinguer de nombreux éléments. La satisfaction de besoins physiques souvent impérieux, la jouissance de la beauté, le réconfort que donnent l'affection, la sympathie. Réconfort obtenu dans des conditions spéciales, dans une véritable

communion exaltant au maximum les sentiments ressentis. Le plaisir de posséder pour soi seul une chose si rare. La possibilité du libre usage de cette individualité que l'on admire tant, par le renversement de toutes les barrières. L'estime que l'on prend de soi-même en se voyant préféré et même admiré.

Bien entendu, cette analyse qui cherche à donner une vue d'ensemble ne montre pas l'amour tel qu'on l'observe dans la réalité, mais plutôt un aspect idéalement complet de ce qu'il pourrait être.

En pratique les tendances amoureuses de chaque être sont polarisées dans un sens ou dans un autre, et leur ensemble varie avec chacun. Suivant le tempérament de chaque individu, on a des formes à physionomies différentes. Une des tendances marque sur l'ensemble sa tonalité propre et en colore les autres qui gravitent sur un plan plus ou moins reculé. On peut ainsi différencier en mettant l'accent sur la tendance principale :

L'amour physique.

L'amour à base intellectuelle et morale dans lequel dominant les idées de sympathie, d'affection et de réconfort.

L'amour à base esthétique, fait de l'admiration des formes, de la beauté.

Amour à base de vanité qui trouve son origine dans la possession d'une pièce unique.

Amour orgueilleux en se voyant distingué.

Comment nous le montre l'analyse précédent,

des cas bien différents sont rangés dans la même catégorie. Il y a une différence entre, tenir à sa femme pour l'échange d'affection que l'on peut avoir avec elle, et être attaché à son aimable personne parce que cela flatte notre vanité. Inspirer un attrait sexuel violent n'est pas la même chose qu'inspirer une sympathie nuancée et pleine de délicatesse. Celui qui recherche, avant tout, dans l'amour, la joie orgueilleuse de la domination a sa place bien à part également.

Mais quelle que soit la forme d'amour ressenti, la méfiance peut se glisser dans le cœur de chacun, la crainte peut s'élever, la jalousie peut naître.

Elle différera suivant les cas. **A chacune des formes d'amour peut correspondre une forme de jalousie.** Il peut y avoir et il y a : des jaloux physiques, des jaloux intellectuels, des esthètes malheureux, des êtres dont la jalousie est toute de vanité ou presque entièrement faite d'orgueil. La jalousie est donc la peur de perdre l'amour de celui ou celle que l'on aime, de quelque manière que l'on y tienne, par les nerfs, par l'esprit, par un certain besoin esthétique, par la vanité, par l'orgueil.

C'est parce que certains ont voulu réserver le mot amour ou le mot jalousie à une seule des catégories tandis que d'autres l'appliquaient à l'ensemble, que des confusions ont pu naître.

Si l'on admet que l'on puisse aimer pour des raisons différentes, il faut admettre que des cas

différents peuvent amener la jalousie, et alors, il faudra pour pouvoir faire des comparaisons parler du jaloux physique ou du jaloux orgueilleux ou de tel autre.

Beaucoup ont pris l'habitude de dire que la jalousie était la crainte de perdre l'amour à base intellectuelle, c'est à notre avis une mauvaise habitude, parce que chacune de ces formes d'amour ou de jalousie, si elle se différencie des autres formes par sa caractéristique la plus marquante, comprend toujours à un degré plus ou moins grand le contenu de chacune des autres. L'amour platonique est bien rare, et les amours dans lesquels il entre le plus d'affection, de respect, de sympathie, contiennent aussi des éléments physiques et bien souvent de la vanité et de l'orgueil.

Les points communs sont trop nombreux pour qu'on isole l'un de l'autre des aspects qui ne sont que la déformation plus ou moins accentuée d'un ensemble.

Mais, si, pour les raisons que nous venons de développer, il est indispensable de ne pas oublier la communauté d'origine de toutes les formes de jalousie, il ne faut cependant pas pécher par excès contraire et bannir toute analyse. Tout en ne perdant pas de vue la parenté des diverses formes de ce sentiment il y a tout intérêt à les séparer, ainsi que nous l'avons fait plus haut, ce qui permet de mieux étudier leurs caractères particuliers.

Quand, de deux êtres qui jusqu'alors s'aimaient,

l'un se détache de l'autre, c'est que son intérêt est attiré ailleurs. **Un tiers facteur entre en jeu, dont la nature peut varier.**

Des études de plus en plus absorbantes, des voyages fréquents, répétés et prolongés, des manies de collectionneur, une passion violente pour le métier exercé peuvent arracher le mari à sa femme. Il se peut que les études, les voyages, ou une occupation quelconque prennent une telle valeur que tout le reste devienne quantité négligeable. La femme est abandonnée, trompée dans son attente affective. Il serait normal qu'une certaine jalousie s'éveille en son esprit. Cela arrive quelquefois, et certaines personnes ont pu se venger sur ces livres, ces timbres, ce métier qui étaient devenus leurs rivaux et leur enlevaient un amour qu'elles ne voulaient pas perdre.

Mais il est rare que les occupations, et les passions dites supérieures éveillent une jalousie bien marquée, et ceci pour de multiples raisons, dont la première est que rarement elles sont absolument exclusives.

D'autres, étreints par le besoin de quelque chose de surhumain, par une aspiration infinie, ont pu désespérer de pauvres amours terre à terre. Dieu par conséquent a parfois lui-même déterminé ces sentiments. Dans une modalité assez fréquente : des confessions multiples et répétées, des dévotions peut-être un peu exagérées irritent journellement de nombreux maris.

Mais cependant ces cas sont exceptionnels. Ce que craint, le jaloux, c'est qu'une autre personne

que lui-même puisse devenir ou puisse être l'amant de celle qu'il aime.

La jalousie est le sentiment qu'éprouve celui ou celle qui craint qu'une autre personne lui enlève l'amour de celui ou celle qu'il aime. Ce sentiment est riche de douleurs, car toutes les tendances que comblait l'amour se trouvent brusquement insatisfaites. Le malheureux jaloux tenaillé par de multiples aspirations n'en peut satisfaire aucune et il souffre. Cette souffrance est plus ou moins bien supportée suivant les cas. Ou bien l'individu l'accepte avec résignation, ou bien ne pouvant se résoudre à l'accepter, il va l'anéantir par le suicide ou la vengeance.

LA JALOUSIE SÉNILE

S'il est une période de la vie où l'on s'attend assez peu à rencontrer des jaloux, c'est pendant la vieillesse, car généralement l'activité sexuelle est à ce moment bien diminuée.

Pourtant le théâtre a représenté quelques types de vieillards affligés de cette passion comme l'Arnolphe de l'École des femmes, le Bartholo du Barbier de Séville. En effet lorsqu'à cet âge, on reste amoureux, il est normal de suppléer au charme par la contrainte, et en tous cas de prendre des précautions qui sont souvent légitimes. De plus il semble que l'affaiblissement intellectuel qui accompagne souvent la sénilité empêcherait le jaloux de voir bien nettement les conséquences de ses actes.

OBSERVATION I

Sylvain âgé de 60 ans a été abandonné par sa mère quand il avait 10 ans. Il n'est allé à l'école que très irrégulièrement, ses connaissances sont des plus faibles. Dès l'enfance il a travaillé comme toucheur de bœuf, domestique de ferme, étameur ambulant,

mécanicien, enfin comme maçon. Il s'est marié et a eu trois enfants. Il y a un an, se trouvant sans travail et sans ressources, il se serait tiré un coup de revolver dans sa chambre pendant une période de découragement, mais ne se serait même pas blessé.

Veuf depuis 5 ans, il a une maîtresse qu'il voit trois fois par semaine. Cette amie vit maritalement avec X. Celui-ci n'ignore pas leurs relations, mais en profite sans rien dire, Sylvain donnant de l'argent. Cependant n'ayant plus de travail, il ne peut continuer à donner autant à sa maîtresse, elle lui dit qu'elle irait avec un autre. En effet, elle se met avec Y.

Un soir, il apprend que son amie venait de partir et que Y. devait la rejoindre. Il prend son revolver, va chez ce dernier et lui demande des explications disant qu'il considérerait son amie comme sa femme et ajoutant : « vous avez une femme et des enfants, il n'est pas nécessaire de vous occuper de la femme des autres. Si vous continuez à agir de la sorte, je vous en empêcherai. » Y. veut le mettre dehors avec des injures, mais sa femme qui avait tout entendu aurait dit : « si vous ne le descendez pas, vous n'êtes pas un homme ». Il prétend qu'à ce moment Y. s'est avancé vers lui d'un air menaçant et en grinçant des dents. Surexcité à l'extrême, il lui tire trois coups de revolver et le blesse mortellement. Il s'enfuit. Interrogée, la femme déclare avoir dit : « vous n'allez pas tirer, vous êtes un lâche, vous n'êtes pas un homme. » Sylvain reconnaît qu'il est possible qu'il

ait mal entendu, il exprime des regrets, il ajoute qu'il a agi sous l'influence de la colère, qu'il avait voulu simplement lui tirer dans les jambes pour l'empêcher de partir.

Les seules constatations positives sont celles qui traduisent un certain degré, d'ailleurs léger d'alcoolisme chronique. Son intelligence bien que médiocre est largement suffisante pour qu'il comprenne le caractère délictueux des actes qui lui sont reprochés.

Comme on peut en juger, Sylvain paraît avoir un attachement surtout physique. Il supporte très bien la présence de l'amant de cœur, mais veut continuer à avoir ses satisfactions. Le caractère utilitaire de la réaction paraît être le produit d'un raisonnement peu solide. Le moyen était mal choisi pour garder celle qu'il aimait. On dira peut-être que la démarche en elle-même était excellente et que c'est l'émotivité qui a causé le drame. Ce n'est pas impossible. Mais pourquoi avait-il emporté un revolver, d'autant qu'il semble qu'il ait eu l'intention de tirer dans les jambes. Quand bien même il n'aurait fait à sa victime que quelques blessures sans danger, la justice l'aurait écarté pour longtemps de sa maîtresse.

OBSERVATION II

Dans la seconde observation, l'affaiblissement sénile a semblé plus marqué à l'expert.

Depuis 25 ans Ned est l'amant de Mlle Rod, ils ont eu un enfant âgé actuellement de 14 ans.

Il y a quinze mois, Ned aperçut sa maîtresse qui entra dans un hôtel meublé avec un de leur voisins Rem. Il les revit à plusieurs reprises. Il fit des reproches à Rem, celui-ci avoua le fait et promit de ne plus s'occuper de Mlle Rod, mais il ne tint pas sa parole et Ned put les voir plusieurs fois encore ensemble.

La dernière fois, lorsque Mlle Rod sortit, Ned la suivit dans sa chambre. Il lui fait des reproches, elle nie, il la bat, elle se défend en le griffant, il sort alors un revolver et tire sur elle à six reprises, trois balles la blessent au bras et au cou, trois ne partent pas et sont retrouvées dans le revolver.

Le meurtrier lui lave ses plaies et sort chercher un médecin, puis va se constituer prisonnier. Il dit qu'il a blessé sa maîtresse en chahutant dans une crise de jalousie et de colère, qu'ensuite il a perdu la tête, et ne se souvenait plus de rien. Il exprime des regrets.

Mlle Rod dit que son ami très jaloux accumulait les scènes et les reproches souvent sans raisons, que le jour du drame il avait les yeux drôles, et lui avait paru déséquilibré.

Mis à part sa liaison, Ned, âgé actuellement de 69 ans, a toujours eu une existence régulière. il a toujours donné des subsides très suffisants pour l'entretien de son fils. Son instruction est faible, sa conduite professionnelle excellente, il fut cocher, valet de chambre, et depuis 22 ans il est concierge.

Il ne présente aucun signe physique d'alcoolisme, il est considéré d'ailleurs comme étant sobre, mais peu sociable et irascible.

Au point de vue mental, on n'a décelé aucun symptôme d'ordre hallucinatoire ou interprétatif. On note un léger fléchissement de la mémoire, il est atteint d'une émotivité exagérée et a présenté au cours des interrogatoires plusieurs petites crises d'anxiété.

Comme on le voit, Ned comme Sylvain essaye d'écarter le gêneur. Il n'y arrive pas. Ne pouvant supporter l'assiduité d'un rival, il veut agir fortement sur l'esprit de son amie. Il emporte même un revolver pour lui faire peur, ne se rendant peut-être pas bien compte de la facilité qu'il se donne ainsi pour mal agir. Ned supporte aussi dans une certaine mesure quelques incartades, mais il ne peut admettre que l'on se moque de lui, il semble surtout agir par orgueil blessé. Il fait une démarche risquée, son émotivité fait le reste. \

Nous avons classé à part ces deux vieillards parce que leur âge est vraiment un caractère très important en effet tout les autres gravitent autour de 35 ans. La jalousie n'ayant jamais une cause et un aspect univoque, il y a une part d'arbitraire dans tout classement.

JALOUSIE DES PARANOIAQUES

Parmi nos cas nous en pouvons ranger deux dans les paranoïaques.

Nous rappelons quels sont les éléments de cette constitution, dans laquelle M. GENIL-PERRIN distingue :

l'orgueil se manifestant par l'exhibitionnisme mental, le prosélytisme, l'autodidactisme ;

la méfiance, naturelle lorsque l'on se croit un être un peu exceptionnel point de mire de chacun ;

la fausseté du jugement qui fait interpréter les événements avec un esprit paralogique et prendre tout dans un sens défavorable ;

l'inadaptabilité sociale qui résulte de ce que le paranoïaque, se croyant un être exceptionnel estime toujours qu'il n'est pas apprécié à sa valeur, qu'on ne lui rend pas suffisamment justice.

C'est surtout l'inadaptabilité qui commande la criminalité, le paranoïaque prend les règles de discipline pour des brimades, en arrive à se placer au-dessus des lois, et il peut être amené à se faire son propre justicier.

Dans les formes pures, la déformation du jugement et l'orgueil sont tellement marqués que le paranoïaque restera après son crime arrogant, sûr de lui, content de ce qu'il a fait et le proclamant.

Mais dans des cas plus frustes, son attitude change pendant l'instruction, il semble bien qu'une certaine excitation suscitée par les événements qui ont précédé le crime a donné comme un coup de fouet à la maladie, accentuant la déformation et rendant son crime plus normal à ses yeux. Plus tard, revenu à un état plus terne, il peut n'avoir plus une conviction aussi sûre et en arriver à un certain regret, ou bien s'étant fait justice, il parvient à comprendre que s'il veut se sauver il est préférable de prendre une attitude de repentir.

Et alors le diagnostic de son état mental est plus difficile, il faut surtout se baser sur les antécédents et les circonstances du crime.

OBSERVATION III

Max, fiancé avec celle qui devait être sa femme lui manifestait un amour ardent. Ne pouvant rester sans la voir, il quitta son régiment sans permission pour venir l'embrasser. Marié il est d'abord assez gentil et affectueux, mais il ne tarde pas à montrer moins d'empressement. Dès le début du mariage, il reste facilement deux mois sans avoir de rapports sexuels, il devient même rapidement d'une indiffé-

rence hostile, repoussant sa femme, lui disant qu'elle le dégoutait, relevant ses jupes devant des camarades, la faisant coucher entre lui-même et un ami ; il refusait de sortir avec elle, mais allait de son côté. A plusieurs reprises, il lui dit qu'il revenait d'une maison de tolérance, et lorsque sa femme accoucha, il n'alla même pas la voir à l'hôpital.

Sa femme lassée cherche la consolation dans quelques aventures amoureuses, puis elle abandonne le domicile conjugal, emmenant avec elle ses enfants. A ce moment, il sent renaître tout son amour. Il va chez son père pleurant et disant « qu'il ne peut supporter ça, qu'il ne veut pas divorcer, qu'il est fou d'elle ».

Il la recherche activement. Il suppose que B. un de ses amis connaît l'adresse, il le supplie de la lui indiquer. Il l'invite à déjeuner chez lui. Il cherche à l'attendrir en lui montrant les jouets des enfants et en lui dépeignant le marasme dans lequel il se trouve. N'obtenant rien, il change alors de tactique, il sort un revolver et lui dit : « maintenant la rigolade est terminée, tu vas me donner l'adresse de ma femme ou tu ne sortiras pas vivant d'ici ». B. continue à dire qu'il ne sait rien mais avoue qu'il a été l'amant de la femme de Max. Un complice de celui-ci qui assistait à l'interrogatoire déclare que cet aveu de B. le fit pâlir fortement et qu'à partir de ce moment il devient plus brutal. Il se fait aider par le complice pour lui attacher les poignets, lui met un torchon sur la tête, et avec une serviette lui serre le cou. B..

ne veut toujours rien dire. A ce moment la serviette ayant été serrée un peu plus fort, il tombe, Max continue à serrer, quand il s'arrête, B.. était mort.

Max fouille sa victime pour essayer d'avoir l'adresse, il ne la trouve pas, descend le cadavre dans sa cave. La nuit suivante il le transporte et l'immerge dans la Seine après l'avoir lesté.

Après le crime, il continue à rechercher sa femme et il parvient enfin à la retrouver. Il ne put la décider à reprendre la vie conjugale.

L'attitude de Max au cours de sa vie donne des renseignements intéressants sur son caractère.

A l'école il se conduisait comme un diable, il aimait tout ce qui est exercice physique et négligeait l'étude. « C'était un détraqué », dit l'instituteur.

Féru d'indépendance, il n'en faisait qu'à sa tête, réfléchissant peu et suivant ses impulsions. Toute discipline lui était insupportable, il a toujours été irritable, et emporté, faisant des colères violentes pour des motifs futiles, mais ne se livrant pas à des actes de brutalité. C'est un nerveux émotif et irritable, ne pouvant supporter les contrariétés.

Il ne reculait devant aucune excentricité pour se mettre en vedette et toutes les extravagances lui étaient bonnes pour attirer l'attention sur lui-même, il aimait à faire des choses impossibles.

Cependant il était très courageux au travail, consciencieux, très compétent dans sa profession de mécanicien, débrouillard, aimant à faire ressortir son travail.

Serviable, bon camarade, il était considéré comme un peu vaniteux et vantard..

Peu réservé et peu circonspect dans ses propos, c'est son imprudence qui fit découvrir son crime.

L'examen de cet homme le montre lucide, attentif pourvu d'une bonne mémoire, d'une intelligence éveillée. Il converse toujours calmement, affirmant qu'il ne voulait pas se venger de B., mais l'obliger à parler, qu'il a été horrifié par ce crime qu'il n'avait pas voulu. L'examen somatique montre chez lui un état de déséquilibre sympathicotonique. Son hérédité est alourdie par l'alcoolisme de son père et de son grand-père, lui-même n'est pas buveur. On ne découvre chez lui aucune psychose.

Avant tout extrêmement orgueilleux, ayant grosse opinion de lui-même de sa valeur physique, de ses capacités, autoritaire, cherchant toujours à se faire remarquer, vaniteux, égoïste, raisonnant à côté, c'est un paranoïaque. La méfiance n'est pas chez lui très développée, mais n'est pas une raison pour écarter le diagnostic.

Son amour semble surtout fait d'orgueil et de vanité blessée. Dans son crime il montre son assurance de son bon droit. Il n'a ensuite aucun remords de son acte.

OBSERVATION IV

G. P., menuisier est marié depuis six ans. Sa femme lui a donné deux enfants âgés de 2 et de 4 ans, elle exerce la profession de concierge.

La femme affirme que son époux était très jaloux, la battait constamment. Elle rappelle qu'elle est allée se plaindre cinq fois au commissariat.

La mari dit qu'après la naissance de son second enfant, son épouse prend d'habitude de sortir le soir et de ne rentrer qu'au milieu de la nuit, qu'il fut obligé d'aller la chercher fréquemment vers 10 ou 11 heures au bistro, pour qu'elle voulut bien lui faire à diner. Excédé, il quitte sa femme il y a un an pour aller vivre à l'hôtel.

Il serait bien revenu mais sa femme ne l'encouragea pas, continua la même vie et vendit le mobilier qu'il avait fabriqué.

Depuis plusieurs mois, il prétend avoir des preuves de l'infidélité de sa femme, il l'a notamment surprise dans sa loge avec un de ses amis.

Le jour du crime, il la voit passer à plusieurs reprises devant un café, puis serrer la main d'un homme auquel elle parle dix minutes. Lorsqu'elle le croise ensuite, il a l'impression qu'elle se moque de lui. Il lui demande avec qui elle a parlé, elle lui répond que cela ne le regarde pas.

Il va alors chez lui prendre son revolver, sans précipitation ni affolement. Il va dîner tranquillement

au restaurant, dit à quelqu'un qu'il a trouvé sa femme au café avec un amant. Il va ensuite lui demander des explications sur sa conduite. « Elle me regardait en rigolant, dit-il, et en ayant l'air de dire tu es parti, j'en ai un autre. » Il va réfléchir 5 minutes dans la rue, puis il revient, poursuit sa femme, et bien qu'elle eut son enfant dans les bras, tire sur elle toutes les balles de son revolver. Il les blesse toutes les deux, la mère à la figure, l'enfant à la poitrine.

On l'arrête devant la maison. Il dit : « je ne regrette pas d'avoir tiré sur ma femme, je regrette seulement de n'avoir pas gardé une balle pour moi. »

Il semble avoir agi assez froidement, et non dans un moment d'intense excitation passionnelle.

En interrogeant le meurtrier, on est frappé par une dysarthrie marquée apparaissant spontanément.

Il est facile de caractériser chez lui de l'affaiblissement intellectuel. Sa mémoire est diminué pour les faits récents. Dans l'écriture sous la dictée, il fait des erreurs multiples telles qu'omissions ou répétitions de lettres ou de mots, il ne peut faire l'addition la plus simple, ce qui lui était facile auparavant. Il travaillait autrefois d'après des plans, mais ceci lui étant devenu trop difficile, il était obligé depuis quelques temps de faire un travail purement manuel.

On ne trouve chez lui aucune hallucination, ni aucun délire bien caractérisé, tout au plus une certaine tendance interprétative. Il ne semble pas juger à sa vraie valeur la portée de ses actes. Il n'est pas

du tout ému à la pensée qu'il a failli tuer son enfant, et ne s'inquiète pas de son propre sort.

Les pupilles ne réagissent pas à la lumière, on constate un tremblement accusé de la langue et des lèvres. Enfin il y a deux ans il a fait un ictus avec hémiplegie, la syphilis a été reconnue et traitée par le bismuth.

Cet ensemble a fait poser le diagnostic de paralysie générale et le malheureux a été déclaré irresponsable.

Nous mettons cette observation avec les paranoïaques bien qu'il s'agisse d'un paralytique général parce que il semble que cette maladie ait suscité chez lui la façon de penser de ces malades.

Méfiant, il surveille sa femme, il estime qu'elle se moque de lui, interprète facilement ses actes dans le sens de l'infidélité, il décide qu'elle est coupable, il instruit en quelque sorte son procès, puis posément il l'exécute et se déclare très satisfait,

Les paranoïaques purs sont rares parmi nos jaloux homicides car on ne peut mettre parmi eux les individus qui sont uniquement atteint d'un raisonnement paralogique, qui sont seulement des interprétants.

JALOUSIE ALCOOLIQUE

Il est devenu commun de dire que l'alcoolisme n'est pas aussi fréquemment trouvé à l'origine de la jalousie que l'avaient prétendu les allemands. Mais cependant nous en avons quelques cas typiques, de gravité croissante, s'étageant entre de simples interprétations et le délire organisé. Sur 17 criminels, nous relevons 7 alcooliques, ce qui fait environ 40 % Dans 2 autres cas, l'alcool joue encore un rôle puisque le conjoint a des habitudes d'intempérance.

Au point de vue de la forme de jalousie, tant pour sa cause que pour sa physionomie, les cas sont complexes et il s'y mêle des éléments divers.

Dans l'observation de B. J. il y a quelques éléments paranoïaques. Là encore il semble que le procès de la victime soit instruit et que B. J. agisse en justicier. Il est méfiant, sournois, interprète la conduite de son amie. Son amour est surtout physique quoique il s'y mêle un certain élément passionnel.

OBSERVATION V

B. J., âgé de 47 ans, s'était marié une première fois et avait eu une fille. Il quitte cependant sa femme dont la conduite était légère.

Plus tard, exerçant la profession de concierge, il prend une maîtresse avec laquelle il vit en concubinage et qui lui donne un garçon. Très gentil pendant quatre ans, il devient ensuite insupportable. Buvant beaucoup, il rentrait souvent ivre, faisant à sa femme des scènes de jalousie et se montrant fréquemment brutal. Un jour, le commissaire fut obligé de le sermonner.

Il y a un an, il surprend sa femme écrivant à un homme une lettre qui révélait une certaine intimité. Il a une véritable crise de fureur et il la met à la porte lui jetant toutes ses affaires pêle-mêle sur le trottoir. Quelques jours après, il la supplie de reprendre la vie commune, elle accepte. Les scènes recommencent comme autrefois, il l'injuriait, lui donnait des gifles, il la menaçait souvent, puis lui disait qu'il ne pourrait jamais lui faire de mal.

Un mois plus tard, le drame arrive après 14 ans de vie commune. Rentrant, il ne trouve pas sa femme. Il pense qu'elle est chez sa sœur, il y va, frappe, on ne lui ouvre pas. Il guette, il la voit ensuite sortir avec un homme. Furieux, il décide à ce moment de la tuer, dit-il. Il lui fait une scène, elle nie tout, et le menace d'aller chercher un revolver. Ils déjeunent

ensemble, mais il a un aspect bizarre ; « on dirait que tu vas faire un mauvais coup », lui dit-elle. Pendant que les femmes prennent le café, il sort, va chercher à la caisse d'épargne ce qu'il possède, achète un revolver, rentre, descend dans la cave pour s'exercer à tirer. Il remonte, sa femme est seule, il lui tire une balle dans la face, et comme elle s'enfuit, décharge sur elle le reste de son revolver. Il va ensuite se constituer prisonnier.

Se défendant devant le juge d'instruction, il dit : « Non, non, je ne voulais pas tuer ma maîtresse, je l'aimais beaucoup trop pour songer à lui donner la mort, je ne sais comment j'ai pu faire feu sur elle, il fallait que j'eusse perdu la tête. Je ne savais plus ce que je faisais, j'étais fou. Cette pauvre chérie, je suis fou d'elle, comment ai-je pu agir ainsi. »

Son instruction est faible. il a passé le certificat d'étude. Il est considéré comme méchant, violent, sournois, très buveur. L'examen montre des signes d'alcoolisme chronique (tremblements, crampes dans les mollets, cauchemars). On ne trouve aucun signe de délire. Il était très suggestionnable ; et quelques temps auparavant, après avoir lu dans le journal le récit d'un crime commis par un homme sur sa femme, il avait beaucoup admiré la conduite de celui-ci. *

L'observation de Marcel que nous donnons plus loin avec les hyperémotifs est analogue. Si on y voit beaucoup plus d'émotivité, l'alcoolisme y joue aussi son rôle.

Dans l'observation suivante, les interprétations deviennent plus risquées. C'est une poussée aiguë d'alcoolisme qui fortifie sa conviction et favorise sa réaction violente. Sa jalousie est toute physique, l'affection semble tenir bien peu de place dans son amour.

OBSERVATION VI

Antoine, fils d'un père alcoolique a 39 ans. Il a été à l'école jusqu'à 10 ans, puis en apprentissage pour être maçon, il exerce ensuite des métiers variés en différents endroits. Garçon de café à Buenos-Aires ; chauffeur de navire à New-York, il va enfin en Espagne puis arrive en France en 1924. Il fait alors la connaissance de son amie actuelle qui exerce la profession de concierge et se met en ménage avec elle.

Les discussions étaient fréquentes. Il lui faisait souvent des scènes de jalousie, ils se battaient même quelquefois.

Un dimanche soir, après avoir pendant la journée fait manifestement des excès de boisson, une scène éclate à table à la suite de paroles qu'il interprète comme des mensonges et qui mettent sa jalousie en éveil. Sous l'influence de la colère, il essaye de blesser sa maîtresse avec une fourchette, puis comme elle allait saisir une bouteille pour se défendre, il saute sur le revolver qui se trouvait dans le tiroir du buffet, le charge et tire sur sa maîtresse et sa nièce qui

s'étaient réfugiées dans le hall de l'immeuble. Puis il s'envoie deux balles dans la tête.

A l'interrogatoire, il prétend avoir agi dans un moment de folie et regretter ce qu'il a fait, Il dit qu'il soupçonnait son amie depuis deux ans, qu'elle était très froide avec lui. Il n'a pas de preuves, mais il dit que « l'incertitude plus terrible que la vérité » l'exaspérait et déclare : « je l'aime à mourir ».

Au dire de son entourage, c'est un individu violent autoritaire, soupçonneux, jaloux et d'autant plus sujet à des accès d'emportement qu'il est sous l'influence de l'alcool.

L'examen révèle des symptômes non douteux d'alcoolisme chronique (rêves professionnels ; pituites matinales ; crampes dans les mollets ; tremblements) ; de plus il reconnaît lui-même qu'il lui arrive souvent d'être « un peu parti ».

En somme, il s'agit d'un état passionnel sans symptômes objectifs de lésion du système nerveux, sans signes de démence, de délire, d'hallucinations. Les seuls troubles portent sur le caractère et ont été aggravés par un alcoolisme chronique.

OBSERVATION VII

Joseph n'est pas un délirant. C'est encore un interprétant soupçonneux, sa femme ne l'intéresse que parce que il peut trouver près d'elle des satisfactions sensuelles. Il est jaloux d'elle physiquement, les plaisanteries de ses camarades ont irrité sa vanité.

Joseph, a 34 ans. il a été à l'école jusqu'à 11 ans, il a fait son service dans la marine où il aurait obtenu son certificat de bonne conduite. Il se marie à 24 ans. Pendant 1 an, le ménage marche bien, mais peu après les discussions s'élèvent, parce que sa femme ne voulait pas l'accompagner dans ses déplacements sur les remorqueurs. Il conçoit alors des doutes sur sa fidélité. A plusieurs reprises, il la quitte pour quelques mois pour des motifs de jalousie. Finalement, elle va vivre chez ses parents où il vient la voir plusieurs fois en cachette de ceux-ci en entrant par la fenêtre du rez-de-chaussée.

Il la menace de la tuer et de se suicider ensuite si elle ne revient pas avec lui. Six jours avant le drame, il achète un revolver. La veille, il rencontre un ami qui lui dit : « il y a longtemps que tu es supplanté par un autre ». Le lendemain, sa femme l'attendait, elle lui ouvre la fenêtre. Il avait un peu bu, mais n'était point ivre. Ils se couchent. Il veut lui faire signer un écrit dans lequel elle se serait accusée d'une liaison. Elle lui assure le contraire, mais il prétend qu'elle lui aurait dit : « tu es cependant assez grand pour être cocu ». La colère monte en lui, il prend son revolver et tire à cinq reprises sur sa femme qui s'enfuit avec leur fillette dans les bras. Il les blesse toutes les deux, la fillette mortellement, puis il se tire une balle dans la tempe droite.

La femme déclare qu'il la frappait souvent surtout quand il avait bu, qu'il était extrêmement soupçonneux et jaloux, et presque toujours entre deux vins.

L'examen ne décèle aucun symptôme d'aliénation. Les seules particularités à signaler sont d'une part un certain degré d'alcoolisme chronique, d'autre part des tendances à la jalousie, mais ses idées de jalousie ne présentent aucun caractère délirant.

OBSERVATION VIII

Guillaume présente au maximum les signes des précédents. Il interprète énormément. Son amour et sa jalousie sont tout physiques, il ne craint qu'une chose c'est que sa femme accorde ses faveurs à un autre homme. Il n'a aucune affection pour elle, transforme son foyer en enfer. Son alcoolisme joue un grand rôle dans le déterminisme de ses idées et de sa violence.

Guillaume, âgé de 29 ans, se présente comme un individu déséquilibré avec stigmates de dégénérescence, asymétrie faciale, légères malformations des oreilles, et troubles de la parole avec bégaiement, il est d'une intelligence plutôt faible, n'a pas pu passer son certificat. Il est marié depuis 6 ans, a deux enfants il est persuadé que sa femme lui fait des infidélités depuis 2 ou 3 ans. « Je ne l'ai pas prise sur le fait, avoue-t-il, mais j'ai vu des hommes chez moi ».

Il se comporte comme un individu jaloux et violent il épie sa femme, vérifie son emploi du temps. Il contrôle le temps qu'elle met de l'hôpital ou elle travaille à chez elle. Quand elle est en retard même de 5 mi-

nutes, il se demande si elle ne l'a pas trompé, il la frappe, la brutalise, à tel point qu'elle a dû demander protection au commissariat, puis porter plainte.

Il raconte : « cet hiver, j'étais allé la chercher au tramway, et je l'ai vue sortir d'une vespasienne avec un homme. Une autre fois, chez moi, alors que je l'attendais, surveillant par ma fenêtre entr'ouverte, j'ai vu un homme qui paraissait l'attendre. Quand ma femme est arrivée, cet homme est passé près d'elle sans rien dire, car il m'avait aperçu à la fenêtre ».

De son côté, sa femme déclare : « il est très jaloux, il croit que les hommes qui passent dans la rue sont mes amants, et que, s'ils ne me parlent pas, c'est qu'ils l'ont aperçu à sa fenêtre. Un jour, comme je passais près d'une vespasienne, un homme en est sorti, et il a cru que j'étais dans cet édicule avec lui ».

« Depuis un an, il me frappe très fortement, il est très exalté même en politique, il fait des excès de boisson, mais sans être positivement ivre ».

Un soir, à la suite d'un retard, il lui cherche querelle. Excédée, elle lui crie : « En voilà une affaire, je suis rentrée dix minutes en retard, j'en ai assez, je vais m'en aller ». A ces mots, il se jette sur elle et la frappe au visage avec une clé, cherchant à l'aveugler. (Elle présentait une blessure à la tempe gauche et des yeux tuméfiés), il va alors au poste de police, et très surexcité il déclare qu'il venait d'aveugler sa femme parce que celle-ci le trompait.

L'examen médical montre que Guillaume présente

des signes de dégénérescence, qu'il est légèrement débile ; mais il n'a pas d'hallucinations, même pas de véritables interprétations délirantes, on note simplement une tendance systématique à croire à l'infidélité de sa femme. De plus il présente des signes d'alcoolisme chronique.

L'expert considère qu'actuellement il peut répondre de ses actes devant la justice, mais étant atteint de déséquilibre psychique avec signes de dégénérescence, débilité mentale, idées de jalousie, impulsivité avec appoint alcoolique, sa responsabilité pénale peut être considérée comme atténuée dans une certaine mesure.

OBSERVATION IX

Enfin nous plaçons ici G., alcoolique qui a fini par constituer un délire véritable et bien organisé. Sa jalousie à forme physique et orgueilleuse est entre mêlée à des idées d'empoisonnement.

G., conducteur de taxi, vivait depuis 4 ans avec une femme divorcée dont il avait eu 2 enfants. Sa maîtresse se plaint de son extrême jalousie. » Quand j'étais à la fenêtre, il croyait que je guettais quelqu'un, il s'inquiétait si je parlais à une voisine. Quand j'étais en retard, il supposait que j'avais eu un rendez-vous, il me faisait des scènes continuelles, plusieurs fois il m'a frappé. »

G. accuse le père adoptif de sa maîtresse d'avoir brouillé son ménage : « Il voulait que sa fille adoptive me quitte pour se mettre avec X qui gagnait beaucoup plus d'argent que moi. A la fin ma femme m'a trompé avec X. J'ai fait faire une enquête par la police privée qui a confirmé que ma femme n'était pas sérieuse. »

« Elle a essayé de rendre ses enfants malades : elle faisait exprès de s'absenter longtemps pour qu'ils prennent froid et s'enrhument. »

« Elle a voulu m'empoisonner. Tous les matins je ne faisais que cracher et rendre, c'était amer, c'étaient des glaires. L'estomac était tout barré. Les pommes de terre étaient noires, elles avaient un drôle de goût, ce n'était pas normal, j'ai senti le goût du poison, c'est son père qui a dû lui commander de m'empoisonner. »

« Elle avait une attitude bizarre, chaque fois qu'il y avait un crime passionnel dans le journal, elle me demandait ce que je ferais si elle me trompait, et elle se moquait de moi. Au point de vue de nos rapports je remarquais qu'elle était plus froide avec moi, ce qui prouve qu'elle avait un autre homme. »

« Les enfants et les voisins faisaient des signes quand j'arrivais, je suis certain que ma femme s'était arrangée avec eux pour qu'ils la préviennent quand je rentrais afin que je ne puisse pas la surprendre. »

Pour se venger, il pénètre dans le logement du père adoptif de sa maîtresse et brise meubles et objets d'art emportant deux revolvers et des vêtements.

Nous sommes là en présence d'un délire de jalousie avec interprétations délirantes. Il interprète toute la conduite de sa maîtresse dans le sens d'une tromperie. Le fait le plus insignifiant est pour lui une preuve de sa trahison, bien plus il l'accuse d'avoir voulu l'empoisonner, or les vomissements qu'il décrit ont tous les caractères de pituites alcooliques. Il se plaint d'autre part de cauchemars. L'examen physique montre du tremblement et l'enquête affirme ses habitudes d'intempérance. Au point de vue mental, c'est un individu débile et on trouve chez lui plusieurs stigmates de dégénérescence.

Dans ces cinq cas, l'alcoolisme semble avoir joué un rôle prépondérant aussi bien dans la formation de la conviction que dans la réaction du criminel. Chez Joseph et chez Antoine il se mêle des éléments plus proprement passionnels. Les ménages sont tous très mauvais, les disputes y sont fréquentes. L'amour et la jalousie qu'ils ressentent est toute physique, leurs attentats sont dus à l'orgueil et à la colère.

JALOUSIE DES HYPERÉMOTIFS

Nous arrivons maintenant au groupe des hyperémotifs. Ici encore, il ne s'agit pas de cas absolument purs ; on peut retrouver chez eux d'autres caractéristiques. De même on aurait pu déceler une certaine émotivité dans les cas cités antérieurement, particulièrement chez les alcooliques.

Le syndrome hyperémotif est caractérisé par :

des réactions vaso-motrices exagérées : pour un rien ces sujets ont des poussées congestives au visage. Ils ont de brusques alternatives de rougeur et de pâleur ;

des réflexes tendineux vifs. Le réflexe oculo-cardiaque est souvent troublé ;

des troubles sécrétoires sueurs, larmes, ptyalisme, diarrhée, polyurie ;

de la tachycardie : le pouls peut passer comme chez Marc de 48 à 146. Il est très instable ;

des troubles moteurs dérobement des jambes, tremblement, bégaiement ;

des troubles du caractère qui font appeler vulgairement ces malades des nerveux. Il se mettent facilement en colère. Ils sont très irritables pour peu

de choses. Leurs émotions sont intenses et prolongées ou bien, fort instables, ils passent de la tristesse à la gaiété. Il se peut produire parfois de l'anxiété qui peut même s'accompagner d'angoisse.

On trouve souvent une cause à l'origine de ces états. Sur les 5 cas que nous réunissons, deux relèvent de l'hyperthyroïdie, un de la chorée, un d'une commotion violente, un seul paraît essentiel.

L'hyperthyroïdie, la maladie de BASEDOW, outre ses signes fondamentaux qui sont la tachycardie, l'exophtalmie, le goître, le tremblement, et l'augmentation du métabolisme basal, présente souvent des troubles psychiques et organiques réalisant plus ou moins complètement le syndrome émotif.

Notre première observation, madame B., est le type de la femme impossible, excédante :

OBSERVATION X

Madame B., âgée de 30 ans s'est mariée à 19 ans. Elle a quitté son mari au bout de 2 ans pour incompatibilité d'humeur. Elle se place comme bonne dans un café où elle fit la connaissance de D. et devint sa maîtresse. Des disputes n'ont pas tardé à se produire : « je suis jalouse comme une tigresse, dit-elle, cependant je ne pense pas que mon ami me trompe ».

Se trouvant dans un café avec son amant, celui-ci aurait fait de l'œil à d'autres femmes qui se trou-

vaient là. Ils rentrent en se disputant. il lui donne quelques gifles et un coup de chaise derrière la tête. Elle prend un petit couteau, s'en donne quelques coups sur la poitrine, se faisant des blessures assez superficielles. Son ami voulant la désarmer, elle le blesse au poignet et au doigts. Un agent requis la trouve dans la cour de l'immeuble, tenant en main un revolver non chargé.

Cette femme. au cours des examens, se présente comme une personne un peu nerveuse, déséquilibrée et exaltée. Elle a reçu une instruction assez faible, n'a pas passé le certificat d'étude. Elle déclare avoir agi sous l'influence d'une vive colère, mais elle n'était pas dans un état d'inconscience, puisqu'il n'y a pas eu d'amnésie. Elle n'est pas démente, elle n'a pas été entraînée par une impulsion irrésistible, elle ne présente pas d'affaiblissement intellectuel, aucune hallucination ou interprétation, elle est anormalement nerveuse et émotive. Elle a des réflexes vifs et présente de l'hyperthyroïdie (petit goître, pouls rapide et instable, s'accélégrant au moment des émotions, réactions vaso-motrices exagérées, tremblement menu des doigts). Son hyperémotivité paraissant surtout en rapport avec une altération de la fonction thyroïdienne, l'expert en a conclu à une atténuation de la responsabilité.

Au cours d'une scène de jalousie antérieure, elle s'était déjà donné un coup de couteau sur la poitrine.

Son amour est à prédominance physique. Son

accès de jalousie est caractérisé par un ébranlement organique de toute sa personne, elle fait une véritable crise de nerfs. Sa réaction est celle d'une colère aveugle.

OBSERVATION XI

La seconde présente en plus une véritable intoxication par la caféine :

Madame Clotilde a 32 ans, elle s'est mariée à 24 ans avec un gardien de la paix et elle dit avoir été heureuse en ménage pendant les premières années. Elle était gérante d'un dépôt de vin.

Cinq ans après son mariage, elle demanda à une de ses cousines par alliance de venir l'aider dans son commerce. Ne voulant pas qu'elle s'ennuie, elle l'envoyait toutes les semaines au cinéma avec son mari. « Au bout de quelques temps, dit-elle, je me suis aperçue que tout changeait, ils ne rentraient qu'à deux heures du matin, il me disaient qu'ils avaient pris un café dans un comptoir et qu'ils avaient bavardé. Les disputes devinrent plus fréquentes, un jour même il m'a battu. Ma nièce l'excitait contre moi et m'excitait contre lui. Je n'avais pas de preuves absolues, mais je me doutais qu'elle était sa maîtresse et une autre nièce de mon mari me le confirma ».

« Alors j'ai voulu savoir la vérité, j'ai voulu lui faire peur. » Elle prie sa nièce de la suivre dans un

café, prétextant qu'elle avait des choses graves à lui dire. Dans le café, elle lui reproche de l'avoir trompée avec son mari et ajoute : « tu ne sortiras pas du café avant que je ne me sois vengée » la nièce s'empresse de sortir, mais elle la rejoint dans la rue et lui saisissant le bras elle lui dit : « toi je te tiens, je ne veux plus te lâcher ». De sa main restée libre, elle tire de son sac un flacon en disant : « je vais te jeter cela à la figure ». La nièce lui saisit le bras à son tour et demanda aide à un monsieur qui se trouvait à proximité. L'inculpée aurait ajouté : quand j'en aurai fini avec cette histoire là, je te fouterai une balle dans la peau. A l'interrogatoire elle explique : « j'étais très surexcitée, les nerfs l'ont emporté ».

La nièce ne porte pas plainte, parce que, dit-elle, j'ai la ferme conviction que cette femme est détraquée ».

Le mari déclare : « ma femme a toujours eu la manie de la persécution, étant jeune fille, elle a avalé une épingle à cheveux pour se suicider ». La femme affirme que c'est accidentellement. « Elle me semble de plus en plus bizarre, il y a un an, elle m'avait déclaré qu'elle s'asphyxierait avec ses enfants. Elle a, à certaines moments, l'air hagard avec des absences de mémoire vraiment impressionnantes ». L'examen psychiatrique ne montre aucun signe de démence. Les seuls signes positifs, et ils sont assez accusés, portent sur le caractère et l'émotivité. Elle apparaît comme une femme très nerveuse, impressionnable, se laissant facilement emporter par la colère ou do-

miner par les contrariétés. On note des signes physiques d'hyperémotivité, pouls à 104 instable, varie avec les émotions, réflexes tendineux brusques et forts, poussées congestives au visage, réactions vasomotrices exagérées, bouffées de chaleur ; cette hyperémotivité est en rapport avec une légère maladie de Basedow qui se caractérise chez elle par une hypertrophie appréciable du corps thyroïde, de la tachycardie, un léger tremblement. De plus ces troubles sont exagérés par un caféïsme accentué (2 litres de café par jour). Les experts ont estimé sa responsabilité atténuée.

Dans son amour, il y a peut-être un peu plus d'affection que dans les autres, le ménage s'entendait assez bien. Sa jalousie, en admettant qu'elle soit faite surtout de dépit, est, au moins secondairement, teintée de vanité blessée, comme tend à le prouver son désir de défigurer un visage que l'on a trouvé mieux que le sien. Mais ce même désir d'enlaidir montre que son amour-propre physique est touché.

OBSERVATION XII

La chorée par ses symptômes propres, par son tremblement prédispose à l'instabilité. Dans notre cas où il s'agit d'une chorée de HUNTINGTON, cet état s'aggrave d'une dépression bien compréhensible, le malade se rend compte qu'il est incurable. On comprend qu'il s'attache particulièrement aux sou-

tiens qu'ils a pu rencontrer. Ernest aurait pu être rangé avec les passionnels purs qui sont également des émotifs mais d'une façon plus psychique. Les classifications sont toujours forcément un peu arbitraires, nous l'avons conservé ici parce que à ses raisonnements passionnels s'ajoute ce syndrome physique dont nous faisons la caractéristique de ce groupe.

Exécutant son service militaire aux colonies, Ernest lit dans un journal qu'une demoiselle Cécile avait été dévalisée sur la voie publique. Charmé par ce nom, il entame avec elle une correspondance, et à son retour en France il en devient l'amant. Il le reste jusqu'à ce qu'elle se marie.

Il est d'abord très affecté puis il prend comme maîtresse Francine, la sœur de celle qui le quitte. Un an après ils ont un enfant qui meurt au bout de 10 mois. Ils avaient décidé de se marier. Ernest espérant une meilleure situation, ils attendent un peu, mais leurs relations restent étroites et passionnées.

Après quelque temps, Francine le trouve trop nerveux, évite les rencontres, et enfin déclare à sa tante qu'elle renonce à cette union. Celle-ci prévient Ernest, il ne voulut rien entendre, il supplie sa fiancée, la tante de celle-ci, dit qu'il la tuera et qu'il se tuera lui-même.

Il apprend qu'elle fréquentait un jeune homme avec l'intention de l'épouser. Cela le mit hors de lui. Il

alla le trouver pour lui expliquer qu'il ne pouvait vivre sans Francine et lui demander de la lui laisser.

Quelques jours plus tard, il la rencontre chez sa tante, il se jette à ses genoux, la suppliant de l'épouser. Comme elle refuse, il tire un revolver, fait le geste de se tirer une balle dans le cœur. Désarmé il perd connaissance et fait une crise de nerfs. Revenu à lui, il prend un couteau sur la table et s'en frappe le flanc droit. La lame se brise, il n'est pas blessé. Elle accepte d'aller faire une promenade avec lui. Il continue à la supplier. De guerre lasse, elle promet tout ce qu'il veut mais avec l'intention d'agir ensuite à sa guise.

Alors tous les jours qui suivent, il écrit ou fait visite à la tante, réclamant Francine, disant qu'il la lui fallait, qu'il ne pourrait s'habituer à une autre femme, qu'elle lui était due, puisqu'ils avaient eu un enfant.

Quelques jours plus tard, il vient à un rendez-vous que lui avait donné son amie, mais c'est la tante qu'il trouve et qui lui explique que décidément Francine ne veut pas se marier avec lui.

Désemparé, l'idée du suicide le hante à nouveau.

Il retourne chez son concurrent, espérant l'effrayer avec son revolver, il n'y est pas, il laisse dans la boîte aux lettres un mot d'une écriture tourmentée et irrégulière lui demandant de cesser de voir Francine, faute de quoi « il arrivera un malheur ».

Puis il va attendre Francine devant sa maison. Elle sort. Lorsqu'il la voit, il se sent heureux. Son

envie de mourir se dissipe. Il l'emmène au bois en taxi, ils descendent aux lacs et renvoient la voiture malgré l'heure tardive.

« C'est fini le passé, dit-elle, notre enfant je n'y pense plus, tu trouveras une autre femme ». « Je la suppliai à genoux dans l'herbe, elle me répète ; c'est fini, c'est fini, puis des mots qui m'ont retourné, des mots que je n'avais jamais entendu, le mot de Cambronne, et autre chose de pire, de plus ordurier, ça m'a révolté. J'ai sorti mon pistolet, j'ai tiré dans le noir devant moi, je ne sais combien de coups. Francine est tombée, j'ai pris sa tête, je l'ai embrassée, lui demandant si elle avait mal. Elle n'a rien dit. Je suis alors parti en courant chercher un taxi, je me fais conduire à Beaujon, je n'avais plus l'idée de me faire mourir, je ne pensais qu'à aller à l'hôpital ».

Très exalté il y réclame un médecin. A l'endroit indiqué on trouve le cadavre de Francine.

Lorsque les experts examinent Ernest, ils le trouvent atteint d'une chorée violente dont les manifestations devenaient particulièrement intenses lorsqu'il évoquait les souvenirs les plus émotionnants de son existence.

L'enquête apprend qu'il a cette maladie depuis l'âge de sept ans. Son affection s'atténuait parfois comme par exemple au moment de son service militaire avant la fin duquel il fut d'ailleurs réformé. A d'autres moments son état s'aggravait, il arrivait

à s'écorcher fortement le nez et le visage, il lui fallait s'attacher les bras et tenir ses ongles très courts. Son abandon par sa première maîtresse avait déterminé chez lui une poussée aiguë durant laquelle il s'était livré à des actes de violence, heureusement dirigés simplement contre les choses.

Au moment du crime, ce malheureux exerce l'emploi de manutentionnaire dans un ministère. Il est sobre, mène une vie régulière, mais on retrouve chez lui les troubles mentaux habituels de la chorée qui sont faits d'instabilité, d'émotivité, d'irritabilité, d'impulsivité. « D'ordinaire doux et tranquille, dit son père, il est très impressionnable, il avait parfois des accès de tristesse et de découragement. Souvent impatient, il était sujet à des toquades ».

Sans être imbécile ni très affaibli intellectuellement Ernest se montre souvent puéril dans ses propos et ses jugements, c'est un débile. L'origine de sa liaison avec la sœur de sa maîtresse, révèle un défaut de jugement et un emballement facile qui vont presque jusqu'à la niaiserie. Les actes marquants de sa liaison avec Francine dénotent un désarroi mental, profond, continu et progressif.

Le choc que lui ont occasionné les propos grossiers entendus pour la première fois, sa conduite ultérieure révèlent un affolement manifeste.

Les experts ont conclu à son irresponsabilité, et ont estimé que son état exigeait l'internement.

Son amour et sa jalousie sont bien physiques :

« Elle m'est due puisqu'elle m'a donné un enfant » puisqu'il y a une preuve de nos rapports, puisqu'elle est marquée par moi, semble-t-il dire.

La nouvelle manière d'être de sa maîtresse, lorsqu'elle veut l'éloigner par des mots grossiers qu'il ne lui avait jamais entendu dire, lui montre peut-être plus que les paroles qui l'accompagnent que pour elle il n'existe plus. Il ne peut le supporter.

OBSERVATION XIII

Une étiologie intéressante du syndrome émotionnel est celle que nous relevons chez Marcel dont nous avons déjà cité l'observation avec les alcooliques. Cet homme fut victime en effet d'une commotion de guerre, probablement assez forte, puisqu'il en eut le tympan crevé. Depuis s'est développé chez lui une émotivité manifeste. Il y a dans son crime, un mélange de passion, de violence et d'alcoolisme qui montre une fois de plus combien les faits sont peu schématiques.

Marcel âgé de 34 ans est allé à l'école jusqu'à 13 ans et a passé son certificat d'études, il a ensuite travaillé comme menuisier près de son père. A la guerre, il a été blessé 2 fois, dont une commotion par éclat d'obus avec perforation du tympan, suivie d'otite chronique. Il est ensuite entré au chemin de fer de l'État comme homme d'équipe ou il a été signalé comme très bon agent.

Après deux ans d'union maritale, il s'est marié il y a sept ans, le ménage n'a pas eu d'enfant.

Le mari prétend que depuis 18 mois, sa femme à un amant, que particulièrement depuis 3 mois, elle est d'une froideur extrême, et n'a plus avec lui que des rapports très rares. « C'est cela et son changement de caractère qui me font croire qu'elle avait un amant », dit-il.

De son côté, la femme prétend que son mari la maltraite, découche et la laisse sans argent, car il joue aux courses.

Un mois avant la tentative d'homicide, elle quitte le domicile conjugal et fait une déclaration au commissaire de police de son quartier. « J'avais cherché refuge, soi-disant chez une amie, mais en réalité j'avais un amant. », dit-elle.

Une semaine après, elle rencontre son mari dans un bar, et il la menace de la larder, si elle ne revient pas avec lui, elle refuse.

« Ce matin, comme j'arrivais à mon travail mon mari caché dans les couloirs de l'immeuble s'est jeté sur moi sans aucune explication et m'a porté un coup de rasoir à la gorge, il a ensuite pris la fuite. »

Le mari prétend avoir dit : « Veux-tu revenir avec moi, pour la dernière fois. » Comme elle faisait mine de ne pas l'entendre, il s'est élancé sur elle. Il dit : « C'est de savoir ma femme dans les bras d'un autre qui m'a bouleversé et qui m'a poussé à faire cet acte malheureux que je regrette profon-

dément. » Il ajoute que pour se donner du courage, il avait bu un ou deux verres de rhum, avant de se poster pour guetter sa femme.

En résumé, l'étude du drame montre que celui-ci ne présente aucun caractère pathologique, l'inculpé invoque un état passionnel. La victime et les témoins déclarent que les mauvais traitements laissaient prévoir le drame. Mais le délit en lui-même n'est pas la conséquence d'un état de démence.

Par contre, on constate 2 ordres de symptômes qui peuvent modifier la responsabilité de l'inculpé : des signes d'alcoolisme chronique, une hyperémotivité manifeste, il passe de l'attendrissement à l'irritabilité et à l'emportement avec bouffées de chaleur et pouls à 120. Cette émotivité paraît avoir pour origine la commotion de la guerre qui a dû être assez forte, puisqu'elle a percé le tympan.

Étant à la Santé, il a fait 2 tentatives de suicide : pour la 1^{ère}, essai de pendaison à l'aide d'une cordelette faite avec des morceaux de caleçon. A la 2^e, il se jette d'une façon très soudaine du premier étage par dessus une galerie en sortant de sa cellule.

C'est le seul des cas où se vérifie la théorie de Spinoza d'après laquelle la jalousie serait déterminée « par l'association de la chose aimée à celle des parties honteuses et des excréments d'un autre » (scholie du théorème XXXV). Il dit en effet: c'est de savoir ma femme dans les bras d'un autre qui m'a bouleversé.

Les excès d'alcool qu'il a fait après le départ de sa femme, l'exaspération qu'il ressent d'être seul l'entraînent à punir.

Son émotivité est très accentuée, le dernier refus de son épouse a dû amener chez lui une réaction intense qui l'a libéré de tous ses freins.

OBSERVATION XIV

Enfin nous rangeons avec les précédents, Marc à l'émotivité duquel nous ne voyons pas de cause bien nette.

Marc, âgé de 36 ans, est fils d'un père alcoolique, qui avait quitté le domicile conjugal depuis 20 ans. Il a été élevé par son père et les mauvais traitements ne lui ont pas été ménagés. Il était bon élève, mais n'a pu passer son certificat à cause de sa mauvaise vue, il ne pouvait lire ce qui était écrit au tableau. Il entre dans une factorerie de piano et y reste 14 ans. Pendant la guerre, il est mobilisé dans l'infanterie et se marie en 1918 pendant une permission.

Dès le début de son mariage, sa femme se montre grossière et négligente, ne s'occupant pas du ménage, buvant, frappant ses enfants. Elle se plaint du caractère violent de son mari.

Un soir, Marc reçoit la visite de son frère Gustave il le retient à dîner et à coucher. Le lendemain, Marc part le premier pour aller à son travail, mais ayant

oublié quelque chose, il revient chez lui, et voit sa femme et son frère debout l'un près de l'autre, elle la jupe relevée, lui, son pantalon baissé. Sur le moment dit-il, je n'ai rien dit à mon frère ni à ma femme, j'étais bouleversé, je suis allé voir ma mère, et je lui ai expliqué ce que j'avais vu, il va ensuite voir son frère et enfin sa femme qui nient tous les deux. Mais le lendemain sa femme lui avoue l'avoir trompé avec son frère. La mari écrit alors 2 papiers pour que les coupables reconnaissent leur faute afin d'obtenir son divorce. La femme signe, mais le frère à qui leur mère présente le papier ne veut rien entendre.

Malgré ces événements, Marc pardonne à sa femme, à cause des enfants. Mais environ un mois après, ayant trouvé sa femme en état d'ivresse, il a une discussion avec elle et lui tire des balles de revolver, la blessant à l'avant-bras. Il la conduit à l'hôpital où elle reste 8 jours, elle refuse de porter plainte. Cependant ils se séparent et mettent les enfants dans un patronage.

Ceux-ci reviennent 10 mois après pour passer les vacances de Noël, Ils racontent à leur père qu'ils venaient de voir leur mère « faire de sales manières dans le lit avec l'oncle Gustave ». L'indignation de Marc est réveillée il veut de nouveau faire signer le papier par son frère en vue de son divorce. Il emmène son fils qui a bonne vue pour le guider. Ils rencontrent son frère près de son domicile. A sa demande, Gustave aurait répondu : « viens par là je vais t'en arranger tant que tu voudras des papiers », et ce disant se serait

reculé légèrement et aurait mis la main à la poche. Marc se croit menacé, il tire plusieurs coups de revolver, Gustave tombe, Marc le frappe au visage. « Je ne le croyais pas blessé explique-t-il, je pensais qu'il faisait un simulacre. » Il alla ensuite se constituer prisonnier. Des témoins ayant assisté au drame rapportent qu'avant de tirer, le meurtrier aurait dit : « c'est honteux d'être trahi par son frère depuis 13 ans. »

Les renseignements sont favorables au point de vue de la conduite et de la moralité. Quant à sa femme, elle est l'objet de mauvais renseignements.

L'examen psychiatrique ne révèle aucun symptôme d'aliénation ou de démence. Les seuls symptômes positifs sont ceux qui traduisent une certaine excitabilité psychique et une certaine émotivité, brusques alternatives de rougeur et de pâleur, exagération des réflexes tendineux, très grande instabilité du pouls qui passe de 58 à 146. Réflexe oculo-cardiaque très marqué. Pouls à 40 par la compression des globes oculaires. On note de plus une surdité assez accentuée et une vue très affaiblie.

La première fois qu'il s'aperçoit que sa femme le trompe, cela lui coupe les jambes. Son amour devait être bien atténué, la femme boit, néglige les enfants, le ménage est détestable. La mauvaise conduite de sa femme blesse son orgueil de mari. Son attitude au moment du crime peut paraître en partie celle d'un justicier. Peut-être aussi est-ce l'émotion qui l'a fait

tirer. Il avait l'habitude d'avoir un revolver puisque il avait déjà blessé sa femme. Son frère lui déplaisait fortement et à juste raison ; aussi pourrait-on comprendre qu'il ait mal interprété son attitude et que pris de peur, il ait tiré dans un moment d'intense émotion.

JALOUSIE PASSIONNELLE

Les trois observations que nous rangeons sous le nom de passionnelles ne diffèrent pas beaucoup de celles des hyperémotifs. En réalité ce sont encore des émotifs mais qui ne présentent pas les éléments physiques du syndrome que nous avons décrit. Chez eux, presque toute l'émotion est psychique, il n'y a, avec les précédents qu'une différence de degré. Ce seront surtout des raisons psychologiques qui nous expliqueront en partie leur état.

OBSERVATION XV

Henri est âgé de 36 ans. Son père a quitté sa femme et ses six enfants. Il est allé à l'école jusqu'à 11 ans, a quitté avant le certificat, étant dans le nécessité de gagner sa vie. Il exerce de nombreux métiers. Il se marie, mais n'est pas heureux en ménage. Il s'aperçoit que sa femme le trompe, il en est très affecté, c'est alors qu'il fait la connaissance de Mme R., qui devient sa maîtresse, mais sa femme ayant surpris une lettre, il leur devient difficile de se voir, ils décident de partir à Paris.

René Ruin.

Là il trouve du travail ; elle suit des cours de coiffure, « on était heureux, jamais de disputes, on ne se payait pas beaucoup de loisir, parce qu'elle voulait garder de l'argent pour acheter un fond ».

C'est alors que le mari a connaissance de leur adresse et arrive à Paris. « Elle s'est remise avec lui, dit-il, mais avec l'intention de repartir avec moi. Nous avons continué à nous voir, sauf pendant les jours que son mari passait avec elle. Nous devions partir à la fin des cours de coiffure ».

Mais peu à peu, il devient inquiet, il a peur d'être abandonné, une semaine avant le drame, il n'a pas travaillé. « J'ai demandé un congé, j'étais complètement dégoûté, j'avais peur d'une vengeance du mari, je me sentais traqué. » Il a même des idées de suicide.

La semaine suivante, sa maîtresse vient lui dire que leur départ est proche, il lui répond qu'il est délaissé qu'il ne croit pas ce qu'elle dit, qu'il va se tuer. Elle se met à rire. « J'ai compris qu'elle se moquait de moi et qu'elle me narguait, dit-il « J'ai tiré deux coups de revolver. » Elle lui aurait dit alors : « Je me sens mourir, finis-moi. » Il prend son rasoir et lui fait une plaie au cou, reprend encore son revolver, tire deux balles dans le plancher pour voir s'il fonctionnait bien et se tire deux balles dans la tête.

L'examen montre qu'il n'y a pas de lésions organiques du système nerveux, pas de signes d'alcoolisme.

Les renseignements recueillis sont favorables, mais il donnait l'impression d'être plutôt violent.

L'expert a conclu : « Ses actes n'ont aucun caractère pathologique, ils ont été précédés d'une période de dépression avec idées de suicide, mais l'origine de cet état a été purement passionnel, c'est dans un moment d'égarement et qui paraît avoir été provoqué par la recrudescence de ses craintes et peut-être par le rire de sa maîtresse qu'il a tiré sur elle puis tenté de se suicider. »

Son amour est surtout physique, l'affection que continue de lui donner sa maîtresse ne lui suffit pas. C'est de sentir qu'elle se donne à son mari qui lui est le plus pénible. Il présente pendant une huitaine de jours avant le drame un épisode anxieux : il est complètement affaissé, il a presque l'attitude d'un mélancolique, il doute de tout, voit tout du mauvais côté, il ne peut croire à la franchise de la démarche de sa maîtresse. Son rire au moment où il fait le geste de se suicider, il l'interprète comme une preuve d'indifférence qui confirme ses craintes. Le suicide collectif est pour lui une délivrance.

OBSERVATION XVI

Mme D., a 32 ans, elle est atteinte de coxalgie gauche depuis l'âge de 4 ans. Cette infirmité douloureuse a entraîné de nombreuses années d'impotence et de soins pénibles. Elle a ensuite travaillé en usine pendant 14 ans, elle s'est mariée à 25 ans. Dès le

début de leur mariage, il y avait des disputes très fréquentes. Son mari la frappait, cassait les objets environnants, elle déclare qu'il a toujours eu un caractère très violent, très autoritaire et qu'il allait souvent dans des réunions politiques communistes d'où il revenait très exalté. Trois mois avant le jour du drame, une nièce de 18 ans est venue habiter avec eux, et très rapidement le ménage n'a plus marché du tout. Le mari négligeait la femme et ne s'occupait que de la nièce. Elle devient sa maîtresse, et les discussions se font de plus en plus violentes. Un jour, dit-elle, il a appuyé son revolver contre ma poitrine, disant qu'il me tuerait si je ne lui laissais pas les 600 francs qui nous restaient. Il l'aurait ensuite insultée et frappée. Elle se réfugie chez une amie et de son côté, le mari part avec la nièce.

Quinze jours après, le mari la supplie de reprendre la vie commune, lui promettant qu'il serait gentil et que la nièce partirait. Après beaucoup d'hésitation, elle cède. Huit jours passent dans une entente relative. Puis il avoue qu'il aime sa nièce et ne peut s'en passer. Il menace de la tuer si elle ne lui laisse pas emporter ce qui reste. Prise de peur, elle achète un revolver.

Le soir, il était comme un fou, dit-elle, il m'injurie, me menace, se couche et m'ordonne de venir auprès de lui. Puis les yeux hagards fait un bond comme pour s'élancer sur moi, elle prend alors son revolver, et après un instant d'hésitation elle tire à plusieurs reprises.

Elle dit encore : c'est surtout la jalousie qui a armé mon bras. J'étais excédée par la mauvaise conduite de mon mari par son abandon.

Elle eut beaucoup désiré une vie calme et heureuse. Malgré la peine que lui avait fait son mari, elle consent à le reprendre parce que il fait montre de bons sentiments à son égard, mais lorsqu'elle s'aperçoit que ceux-ci sont faux, qu'il ne pense qu'à sa rivale, et qu'il n'est revenu que pour lui prendre son argent et ses meubles, elle est révoltée.

Elle assure qu'elle vivait dans la terreur de son mari, qu'elle croyait sa vie en danger et qu'elle a acheté un revolver pour se défendre, elle aurait donc tiré à la fois par jalousie et par peur.

Son infirmité a peut-être pu la rendre plus susceptible et plus inquiète qu'une personne absolument saine, et diminuer dans une certaine mesure son pouvoir de contrôle sur elle-même et ses forces de résistance.

Son amour-propre et son orgueil sont vivement blessés par la trahison de son mari. Peut-être avait-elle acheté un revolver avec l'intention de se venger, mais un peu comme Marc, elle avait des raisons de se croire en état de légitime défense. Elle diffère simplement de celui-ci en ce qu'elle n'a aucun signe physique d'émotivité.

OBSERVATION XVII

Enfin Claudia est le type de la passionnelle pure succombant à l'automne de sa vie à un amour dans lequel elle se jette toute entière, mais qui semble surtout à prédominance physique. La sensualité est très développée chez elle, ainsi elle s'est donnée à son époux bien avant le mariage. Ses besoins d'affection sont satisfaits par ses enfants et par son mari lui-même qui est très bon avec elle et auquel elle est très attachée.

Il lui est impossible de supporter l'abandon. Elle veut disparaître en tentant une ultime démarche. S'apercevant qu'elle n'a été considéré que comme un jouet elle est révoltée et tire sur son amant pour le punir et se venger, puis sur elle-même trouvant que sans lui la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

Mme Claudia, 38 ans, est née en Russie. Fille d'un petit cultivateur fusillé par les bolcheviks, elle est allée à l'école jusqu'à 13 ans, elle a ensuite aidé sa mère aux soins du ménage. A 17 ans elle est demandée en mariage par son mari actuel alors comptable là-bas. La mère de ce dernier s'oppose à ce mariage. Ils passent outre et vivent maritalement de 1907 à 1913. Ils peuvent alors régulariser leur situation et le père reconnaît les deux enfants nés avant cette époque.

Pendant la guerre, cette femme paraît avoir vécu des épisodes vraiment tragiques et angoissants. Elle

fait avec ses enfants: plusieurs voyages périlleux de Russie en France et de France en Russie pour suivre son mari mobilisé.

Après la guerre, ils rentrent en France, De 1920 à 1927, la vie du ménage est calme, mais en 1927 elle fait la connaissance de son amant actuel. Il travaillait dans des bureaux en face de son appartement. Ils se voyaient de leur fenêtre, lui s'amusait à lui faire des signes, à lui envoyer des baisers, Un jour, il l'aborde dans la rue, lui passe sa carte et lui déclare son amour. Après quelque résistance, elle cède. Elle dit que dans les débuts il était très amoureux, très désireux de la voir souvent. De son côté elle l'aimait beaucoup.

Cependant rapidement, la jalousie apparaît chez cette femme. Elle le voit de sa fenêtre qui envoie des baisers et montre son cœur à une jeune fille. Elle l'interroge et il lui dit : « oui, elle était ma maîtresse avant toi, mais je te préfère ». Elle lui aurait répondu : « si tu l'aimes, dis-le moi franchement, je te laisserai » ; elle lui propose même de ne pas venir pendant 15 jours. Il accepte disant qu'il l'aimerait plus après et lui promet d'être fidèle. Mais le soir de ce même jour, elle le rencontre avec la jeune fille. Elle le prend par le bras et l'entraîne. Il lui promet de ne plus voir cette personne. Mais quelques jours après, son attitude change, il essaye de rompre à plusieurs reprises soit en disant qu'il avait la syphilis, soit en n'étant pas là aux rendez-vous, soit en affectant une attitude indifférente. Elle ne peut se résoudre à se laisser abandonner. Enfin torturée par l'ironie et la froideur

de son ami, elle résolut de se suicider. Elle lui montre son revolver, espérant encore l'attendrir, il se moque d'elle et persiste dans son attitude indifférente ; elle lui dit qu'elle ne peut plus vivre sans lui, qu'elle va se tuer. « Pas ici, répond-il, vas te tuer chez toi. » Elle entre alors dans une sorte de rage, « mon cœur battait, ma tête brûlait, mes oreilles sonnaient », dit-elle, « J'ai pensé qu'il n'avait pas de cœur et j'ai porté mon arme contre lui. Je ne sais combien de coups j'ai tiré. Quand il est tombé, j'ai appuyé le revolver sur mon oreille droite et j'ai tiré. Lorsque j'ai vu que je restais debout je suis partie affolée jusque chez nous. » Là, elle veut prendre un couteau à la cuisine, sa fille l'en empêche, enfin le mari arrive. Elle lui raconte tout et termine en disant : « Je suis une misérable, tue-moi. »

Tous ces faits dénotent un état passionnel certain, mais nullement un état pathologique, toutes les facultés intellectuelles sont normales. Dans le domaine affectif et émotif, on ne trouve pas le moindre symptôme indiquant une anomalie psychique, l'examen physique est négatif. Il est hors de doute que les émotions vécues pendant la guerre aient été réelles et très vivement ressenties, mais plus de huit années se sont écoulées depuis, et l'examen ne révèle aucun symptôme psycho-pathologique pouvant être rattaché à ces émotions.

CARACTÈRES DES JALOUX CRIMINELS

Nous allons maintenant tâcher de faire ressortir les caractères généraux de ces jaloux criminels dont nous avons étudié les observations.

Nous insistons tout d'abord sur ce fait que cette étude n'est basée que sur un trop petit nombre de cas pour que l'on en puisse tirer des conclusions générales.

Le milieu dans lequel se sont produits les attentats est assez délimité.

1) La profession exercée est assez variable mais toujours modeste : mécanicien, menuisier, infirmier, employé, maçon, chauffeur de taxi, concierge, bonne petit commerçant.

2) L'instruction possédée par nos sujets est dans chaque cas très peu importante. Aucun n'a dépassé le certificat d'études. Pour Claudia, femme d'un ingénieur, on eut pu s'attendre à une certaine instruction, elle n'en eut qu'une élémentaire.

Nous ne disons évidemment pas que les intellectuels jaloux n'ont jamais de réaction homicides, mais que les conclusions que nous pourrions tirer n'auront

de valeur qu'appliquées à un ensemble de milieu modeste et l'instruction faible.

Sur nos 17 cas, nous trouvons 4 femmes et 13 hommes. On a dit que pendant longtemps la jalousie a été une passion réservée à l'homme. La femme lui appartenait, était enchaînée au foyer. Il pouvait faire ce qu'il lui plaisait, sans que personne eut rien à dire. L'hérédité suivant certains exercerait encore une certaine action. Mais je crois surtout qu'une telle disproportion vient de ce que la femme est moins violente, à un amour plus intellectuel et moins physique, qu'elle a moins de tendance à exercer des actes de brutalité, que ses freins sont mieux développés. Et si le mari considère volontiers la femme comme son bien, estimant que le rapport sexuel implique un droit de possession, les femmes en pardonnant beaucoup au jaloux encouragent peut-être cette tendance :

Fi, ne me parlez point pour être vrais amants,
De ces gens qui pour nous n'ont nul emportement.
Un amour si tranquille excite mon courroux,
C'est aimer froidement que n'être point jaloux.
(MOLIÈRE).

L'âge correspond à la période d'activité sexuelle sur nos 17 cas, 14 se trouvent entre 26 et 39 ans, les trois autres sont à 47, 60, 69 ans.

Un fait qui nous semble intéressant, c'est que l'égitimité de l'union ne paraît jouer aucun rôle. On aurait pu s'attendre à ce que les couples qui se sont abandonnés à la passion qu'ils pouvaient res-

sentir mutuellement, auraient tendance plus que d'autres, à se laisser aller à leur spontanéité et à avoir, plus facilement, que les couples qui se sont pliés aux exigences de la société, des réactions vives, comme s'ils étaient doués d'une moins grande autorité sur eux-mêmes.

Or nous avons 2 unions irrégulières sur 4 pour les femmes et 7 sur 13 pour les hommes. On pourra nous reprocher évidemment d'avoir une statistique un peu courte et d'avoir négligé de faire le rapport entre les unions légitimes et les ménages réguliers d'une part, et entre les unions libres et les ménages irréguliers d'autre part. Mais ceci représenterait un travail long et délicat, dont les conclusions seraient sujettes à caution.

Si nous résumons les formes d'amour que pouvaient éprouver nos criminels, nous voyons que l'amour affection y tient peu de place.

Presque tous éprouvent un sentiment à prédominance physique. C'est peut-être un peu osé de conclure des manifestations extérieures à la constitution intrinsèque, mais réellement, quand un homme bat sa femme, dépense tout l'argent pour lui seul, ne s'occupe d'elle que de temps en temps pendant de courts instants, on peut bien conclure que l'affection qu'il a pour elle est minime.

Quand un homme ne s'intéresse à sa femme qu'au moment où il s'aperçoit qu'un autre lui trouve des charmes, si l'on ne veut pas faire de paradoxe,

ce n'est bien souvent que l'orgueil ou la vanité qui l'y poussent.

Sylvain et Ned, Antoine, Guillaume, Ernest, Marcel, Henri, Claudia sont amoureux, mais à leur manière, avec leurs possibilités et leurs besoins. Ils cherchent avant tout des satisfactions sexuelles. Cela ne veut pas dire que l'on ne puisse décélérer chez eux d'une façon plus ou moins développée d'autres raisons de leur amour. Nous croyons avoir assez insisté sur la complexité de leurs cas. Nous avons surtout cherché à mettre en relief la dominante.

Mme D., Marc, Mme B., Clotilde, G., Joseph sont encore très physiques, mais presque sur le même plan vient en leur esprit l'ulcération de leur orgueil ou de leur vanité.

Pour G. P... et surtout pour Max, leur passion ne trouve de base que dans leur vanité et leur orgueil.

Chez tous ces gens, l'amour est constitué d'appétitions physiques et de besoins d'orgueil ou de vanité. L'affection est reléguée bien loin ; elle existe chez quelques-uns, mais elle tient peu de place.

La jalousie qu'éprouvent les uns et les autres est corrélative de l'amour ressenti. Elle résulte de la souffrance éprouvée à ne pouvoir satisfaire leurs goûts en toute tranquillité d'esprit. Il s'y ajoute le sentiment qu'ils sont dupés et déconsidérés aux yeux de ceux qui les connaissent. L'amour-propre s'en blesse dans tous les cas.

Pourquoi nos jaloux éprouvent-ils cette passion ? « On ne devrait pas être jaloux quand on a sujet de l'être », écrit La Rochefoucauld. Oui, mais c'est que le jaloux présente certains travers d'esprit. C'est un **douteur**, il est **méfiant**, une situation normale lui paraît impossible, il pense toujours que les choses sont autrement qu'elles ne le paraissent. Leur attention n'est retenue que par les points qui sont en faveur de ce qu'ils craignent. Un trait qui est particulièrement saillant dans nos cas, c'est la minime faculté critique possédée, une idée les frappent, ils ne savent pas s'en défaire, ils l'acceptent sans bien apprécier sa valeur, ils sont doués d'une véritable **myopie intellectuelle**.

De plus, dans un nombre important de cas, de véritables **maladies ou intoxications** favorisent plus ou moins cet état d'esprit.

G. P... paralytique général au début présente de l'affaiblissement intellectuel, mais ses raisonnements n'ont pas la grande absurdité caractéristique de cette affection. L'alcoolisme, en amenant la perte de l'auto-critique, est une grosse cause favorisante. L'hyperémotivité que conditionnent plus ou moins la chorée, l'hyperthyroïdie, les commotions donne particulièrement cette myopie intellectuelle dont nous parlions plus haut, parce que ces malades sont atteints d'une véritable impulsivité psychique. D'autre part, si la maxime de La Rochefoucauld peut être vraie quand il s'agit d'amour-affection, elle est fausse dans l'amour physique ou

la beauté et certaines qualités spéciales restent aussi attirantes lorsque elles sont offertes et données à d'autres. Celui qui ressent l'amour d'orgueil ou de vanité, par suite même de sa forme d'esprit est forcément irrité de se sentir dépossédé.

Le jaloux amoureux a la **conviction** que sa femme le trompe ou qu'elle est sur le point d'en aimer un autre si elle ne l'aime pas encore.

Cette idée dont il est persuadé peut s'être formée de façons très diverses :

Les preuves peuvent être certaines, c'est rare.

La conviction peut résulter d'un raisonnement légitime et probable. Même dans ce cas, il semble que nos jaloux aient accepté facilement leur conclusion.

Puis viennent ceux qui sont atteints d'un véritable délire d'interprétation.

Il est souvent difficile de déterminer devant quelle forme on se trouve. Le fait qu'il y ait une maladie mentale même importante ne prouve pas du tout que la jalousie soit illégitime. Pour savoir si l'on est en présence d'une jalousie pathologique ou non, il faut se baser sur l'enquête et sur l'examen critique du raisonnement et des actes du jaloux.

De quelque manière que se soit formé leur conviction, ils sont persuadés qu'ils sont trompés. Sur cette idée, leur esprit travaille et construit.

STENDHAL a montré que chacun édifie deux sys-

tèmes, l'un pour expliquer à ses propres yeux, l'amour qu'il ressent pour son partenaire, l'autre pour se prouver à lui-même qu'il est aimé. L' amoureux, surtout quand il devient jaloux concentre son esprit sur ces élaborations et il oscille entre deux systèmes d'hypothèses dont l'un lui montre son infortune et dont l'autre entretient l'espérance dans son cœur.

L'amour par ses douceurs et ses tourments étranges
Nous fait trouver le ciel et l'enfer tour à tour
La jalousie est la sœur de l'amour
Comme le diable est le frère des anges.

Si bien qu'en définitive, plus ou moins consciemment, l'amour devient un véritable troc dans lequel chacun donne à l'autre, mais veut recevoir autant. Si l'un des deux a l'impression que l'autre ne lui donne pas ce qu'il devrait, il se sent spolié et peut être amené à désirer punir de sa fourberie celui qui ne respecte pas ce qu'il estime être les conventions.

Sa réaction peut être différente. Il peut penser qu'en faisant disparaître son concurrent celle qu'il aime reviendra à lui.

Ou encore, se sentant abandonné, l'amour peut rester plus fort que l'indignation, et il se suicide désespéré, la vie ayant pour lui perdu tout attrait. Souvent il tue en même temps que lui celle qu'il aime, soit parce que son indignation égale son désespoir, soit parce qu'il ne veut pas laisser celle qu'il aime faire le bonheur d'un autre.

On peut le prévoir, celui qui est orgueilleux infatué de lui-même et méchant n'aura pas la même attitude que l'homme qui considère le monde avec sérénité. Celui dont la force est l'idéal, qui s'attache avant tout au côté physique des choses ne peut pas se comporter comme l'homme paisible que l'habitude du monde a habitué à se dominer.

Que vous êtes heureux, vous en qui la nature
Agit sans aucun art et règne toute pure
Gens du peuple, artisans, portefaix et vilains
Vous de qui la vengeance est toujours en vos mains.

CAMPISTRON (*le jaloux désabusé*).

Dans nos observations, l'affection et l'habitude de se dominer sont peu répandues, les ménages sont presque tous abominables, aussi n'est-il pas étonnant que des projets de vengeance naissent et aboutissent.

La plupart du temps, nous relevons que la jalousie a fait entrer dans l'esprit de ceux qui l'éprouvent le **désir de la vengeance**. Mis à part Antoine, Guillaume et Mme B., tous les autres ont prémédité leur crime, du moins, ils ont tout préparé pour l'exécuter. Ils n'ont peut-être pas tous la volonté arrêtée de tuer, mais ils envisagent la chose comme possible, ils éprouvent comme une secrète jouissance à caresser cette éventualité. Suivant son tempérament et sa force morale, le jaloux résiste ou s'abandonne à cette idée sans prendre garde au vertige possible qui va le saisir avec la plus grande facilité.

Presque toujours c'est au cours d'un accès de

colère que le crime est commis. Dans ces ménages où les disputes sont continuelles, l'occasion est vite trouvée, le conjoint nargue notre jaloux, le met hors de lui, alors la certitude envahit son esprit, il devient furieux. Autrefois il donnait 15, 20 coups de poignard, aujourd'hui il tire toutes les balles de son revolver.

Dans 2 cas, l'émotion qui a déclenché la réaction a été la peur, chez Mme D... surtout, chez Marc aussi. La punition de l'objet aimé est la réaction la plus fréquente, puisque nous la voyons 13 fois sur 17. Elle est précédée ou suivie 7 fois de tentative de suicide dont 4 seulement donnent des blessures sérieuses. Dans 4 cas, le jaloux s'attaque au concurrent.

Après avoir commis son forfait, le criminel se comporte différemment suivant les cas :

Quelques-uns tentent de se suicider.

L'un d'eux dissimule son crime.

Certains restent là très content de ce qu'ils viennent de faire ou continuant à proférer des menaces, comme G. P., Clotilde, Marc.

Les autres s'enfuient, ils sont la majorité ; et ou bien vont se constituer ultérieurement prisonnier, ou bien vont chercher un médecin.

THERAPEUTIQUE

Mais cette étude serait bien désespérante et aurait été peu faite pour attirer un médecin s'il ne s'y trouvait pas quelques points indispensables à connaître pour tenter un essai de thérapeutique.

Le traitement doit être préventif : ce qu'il faut, c'est s'efforcer d'empêcher les attentats. Deux méthodes sont utilisées :

1^o La contrainte corporelle.

2^o La contrainte morale.

La contrainte corporelle, très importante, consiste à mettre les sujets dans l'impossibilité de nuire par l'internement. C'est un procédé qui donne des résultats parfaits.

Mais malheureusement ne sont éliminés actuellement que les aliénés caractérisés, dont la tare n'est trop souvent mise en évidence que par leur réaction homicide elle-même.

Cependant nos observations montrent que dans des cas assez nombreux, les façons d'agir de ceux qui devaient se livrer à un attentat, avaient déjà retenues l'attention. M. le Professeur CLAUDE dans son

rapport sur les aliénés en liberté montre qu'à la faveur de certaines réformes administratives et judiciaires, bien des accidents pourraient être évités. Nous allons essayer de montrer que justement les indices qui avaient retenus l'attention de l'entourage de nos criminels auraient pu, grâce à ces réformes, être utilisés pour un traitement prophylactique.

Pour quatre d'entre eux, le conjoint avait demandé protection au commissariat.

La femme de G. P... avait été se plaindre cinq fois et G. P... paralytique général étaient justement de ceux que l'on pouvait interner immédiatement.

Guillaume n'était pas un véritable délirant, mais l'expert a estimé qu'il n'était pas entièrement responsable de ses actes. Sa femme était allé demander assistance au commissaire et avait même porté plainte. Rien n'avait été fait pour l'aider.

La femme de Marcel, lasse des mauvais traitements de son mari le quitte et va se plaindre au commissaire. Il n'est pas inquiété le moins du monde et cependant après son attentat, l'expert estimera qu'il n'est pas complètement responsable de ses actes.

Pour B. J... le commissaire lui avait fait une sévère admonestation à la suite d'actes de violence sur son amie et d'excès alcooliques.

Si le commissaire avait pour mission de prescrire dans tous les cas de réclamation une intervention médicale compétente, G. P... aurait pu être interné préventivement. Pour les autres, puisque cela se

passait à Paris, on aurait pu conseiller une cure en service ouvert.

Marc blesse une première fois sa femme, qui fut soignée à l'hôpital. Comme elle ne porte pas plainte, personne n'inquiète son mari. Si le médecin était délié du secret professionnel dans ces cas, l'examen aurait pu mettre en évidence son hypermotivité. Et étant données les circonstances on aurait pu le faire surveiller par un service social.

Max était considéré comme un déséquilibré par son instituteur. A la suite de ses incartades militaires il avait été envoyé dans un bataillon de discipline. L'instituteur devrait signaler les enfants anormaux pour qu'ils soient examinés. Un individu qui a commis un délit important pendant son service, surtout si on retrouve chez lui les dangereuses tendances paranoïaques mériterait d'être surveillé. Il devrait en être de même pour les criminels et aliénés remis en circulation.

Sylvain avait fait un an auparavant une tentative de suicide dont sa famille avait eu connaissance.

Ernest, grand choréïque avait fait deux tentatives de suicide. Après le drame, les experts le jugeront irresponsable et le mettront à l'asile.

Mme B... au cours d'une crise antérieure s'était déjà blessée. L'expert estimera ensuite qu'elle n'a pas la pleine responsabilité de ses actes.

Clotilde paraissait déséquilibrée à son entourage.

Atteinte de maladie de Basedow et intoxiquée par le café, sa responsabilité a été considérée comme atténuée.

Pour G... les personnes de son entourage avaient été frappées de son délire.

Antoine depuis deux ans avait déjà fait plusieurs scènes de violence en rentrant ivre. Des précautions auraient pu être prises, en particulier on aurait pu se dispenser de laisser traîner un revolver dans le tiroir du buffet.

Si les notions de prophylaxie mentale étaient suffisamment diffusées dans le public, si les familles pouvaient consulter facilement le médecin spécialiste, si elles ne craignaient pas d'avoir un des leurs soigné comme fou dans un asile, ces malades auraient été amenés à temps. Ernest et G... eussent été internés. Mme B... et Clotilde auraient été soignées en cure libre, Sylvain et Antoine auraient pu être surveillés.

Pour Joseph, Henri, Mme D... et Claudia qui avaient acheté peu de temps auparavant leur revolver, l'armurier aurait pu donner l'éveil, mais les armuriers ne se soucient guère de l'emploi qui sera fait des dangereux instruments dont la vente les enrichit.

Une intervention médicale qui aurait eu lieu à temps aurait presque à coup sûr mis hors d'état de nuire les trois personnes que la loi permettait d'interner : G. P., Ernest et G... Quatre autres,

Marcel et Guillaume signalés au commissaire. Mme B. et Clotilde si elles avaient été entourées de personnes éclairées, auraient pu être mises au repos en service ouvert et désintoxiquées. Il y aurait eu de bien grandes chances pour que l'on arriva ainsi à éviter leur geste malheureux, car il s'agissait de malades.

Pour les autres, le résultat des mesures qui auraient pu être prises est plus discutable.

Signalés par le commissaire, par le médecin d'hôpital, par l'instituteur et par l'autorité militaire, B. J., Marc, Max, ne peuvent être internés, mais ils auraient pu au moins être l'objet d'une surveillance. Pour Sylvain, pour Antoine la liberté surveillée aurait pu avoir une certaine influence.

On pourrait souhaiter que la vente des armes soit défendue, tout au moins celle des revolvers si facilement portatifs et si commodes à dissimuler, que tant qu'elle restera permise, le vendeur soit obligé de faire la déclaration en indiquant l'acheteur et qu'une enquête soit faite immédiatement.

Parmi nos 17 cas, en appliquant ces mesures, dans 7 d'entre eux, on aurait presque certainement évité le drame, et l'on aurait très probablement diminué le nombre des autres.

Mais malheureusement ceci n'est qu'un souhait. Les commissaires de police n'ont pas l'habitude ni les pouvoirs de faire procéder à des expertises, le médecin est lié par le secret professionnel. Les instituteurs, les familles ne sont pas assez éclairés.

Pour les armuriers, rien ne restreint leurs droits de commerçant.

Devant l'inadaptation actuelle de la loi, inadaptation qui devient de plus en plus flagrante, on ne peut que souscrire au **projet proposé par M. le Professeur Claude** dans son rapport sur les aliénés en liberté présenté au XVIII^e Congrès de médecine légale et dont nous nous permettons de reproduire ici les conclusions.

CONCLUSIONS DU RAPPORT DE MONSIEUR LE PROFESSEUR CLAUDE

« Pour nous résumer, si la loi du 30 juin 1838
« conçue dans un esprit très libéral, prévoyant
« aussi bien les droits de l'aliéné à être assisté,
« que de la société à être protégée, a rendu de si
« grands services depuis près de cent ans que, malgré
« les critiques dont elle a été l'objet, on a toujours
« hésité à la modifier, il faut bien reconnaître que
« les conditions de la vie moderne qui ne sont plus
« les mêmes qu'au temps d'Esquirol, de Falret père
« et de Ferrus, nous font une obligation d'opérer
« des améliorations aussi bien dans le régime de
« traitement des aliénés que dans les moyens de
« préservation de la société à l'égard des réactions
« dangereuses de ceux-ci. Il convient avant tout
« de mettre en œuvre des mesures de prophylaxie
« à l'égard des psychopathes dont la législation

« actuelle ne tient pas compte. Les mesures suivantes
« pourraient donc être recommandées :

« 1^o Vulgarisation dans l'esprit du public de la
« notion de curabilité de beaucoup de maladies
« mentales par des thérapeutiques médicales appro-
« priées, appliquées sans retard, en même temps que
« des dangers que comportent pour le malade comme
« pour autrui, la méconnaissance de certains troubles
« mentaux et la négligence à l'égard du traitement.

« 2^o Multiplier les centres de dépistage et de
« prophylaxie des maladies mentales, et les services
« ouverts, fonctionnant sur le type des divers ser-
« vices hospitaliers et accueillant les malades, sans
« autres formalités que celles en usage dans les
« hôpitaux. Ainsi seront écartées les répugnances
« et les hésitations des malades et des familles à
« recourir aux soins des médecins psychiatres.

« 3^o Réserver les services fonctionnant sous le
« régime légal de l'internement aux malades dont
« l'état exige une surveillance et une restriction
« de la liberté du fait des réactions dangereuses
« qu'ils peuvent présenter, de leur agitation bruyante
« prolongée, d'un état de démence chronique con-
« firmée, et enfin de leur protestations contre les
« soins jugés nécessaires.

« 4^o Réglementation ou législation permettant
« aux établissements publics ou privés pour psycho-
« pathes d'assurer à des sujets atteints de troubles
« mentaux sans caractère dangereux le traitement
« en cure libre, sans que les médecins soient exposés

“ aux réclamations ou aux poursuites judiciaires
“ qui sont la conséquence de l’insuffisance de la
“ législation actuelle.

“ 5^o Interventions médicales diverses prescrites
“ à l’égard des individus suspects de troubles men-
“ taux méconnus ou refusant de se soumettre à un
“ traitement ou à un examen dans un service de
“ prophylaxie.

“ a) Déclaration médicale à l’autorité adminis-
“ trative des cas d’aliénation mentale suspects de
“ réactions dangereuses, à la condition que les
“ représentants de l’autorité administrative soient
“ tenus comme le médecin au secret médical (C. P.,
“ art. 378).

“ b) Examen d’un sujet suspect de troubles
“ mentaux, à caractère dangereux par un médecin
“ spécialisé désigné dans chaque arrondissement
“ par l’autorité administrative ; le médecin dans
“ les cas de troubles nécessitant un traitement sera
“ qualifié pour imposer le placement en service
“ libre ou l’internement après envoi à l’infirmerie
“ spéciale, s’il y a lieu.

“ c) Dans les cas délicats et contestables, tant
“ au point de vue de l’examen médical que des
“ moyens thérapeutiques à mettre en œuvre, citation
“ par voie administrative pour examen devant une
“ commission médico-judiciaire.

“ 6^o Ces mesures de préservation sociale, basées
“ sur l’intervention médicale nécessaire exigeant
“ dans certains cas le recours à la contrainte ne

« seront prises, sauf dans les cas d'extrême urgence,
« qu'après entente par des moyens rapides entre
« l'autorité administrative et les Parquets.

« 7^o La surveillance des aliénés à la sortie de
« l'asile sera exercée avec vigilance par le personnel
« compétent des services sociaux qui renseignera
« les centres de prophylaxie et veillera à la bonne
« adaptation des personnes aux conditions de la
« vie sociale. Il en sera de même en ce qui concerne
« les sujets bénéficiant d'une sortie à titre d'essai
« ou provisoire. »

On peut espérer que la réforme de la loi de 1838 grâce à des moyens législatifs ou administratifs pourra diminuer dans une proportion importante le nombre des criminels. La contrainte corporelle telle que nous l'avons exposée n'est pas le seul moyen d'agir prophylactiquement. Il y a encore ce que nous nous sommes permis d'appeler la contrainte morale.

Par **contrainte morale**, nous entendons l'action que l'on peut exercer sur les actes en influençant l'esprit et la conscience de celui qui les exécute.

Avant toute action un débat s'engage entre les mobiles, et la décision prise résulte de la composition de ces mobiles mêmes. L'introduction parmi ceux-ci de la crainte du châtiment ou d'un certain idéal sera d'autant plus efficace que cette crainte ou cet idéal aura plus de force.

Les déterministes diront que cet effort est inutile, que nous ne sommes pas libres. Si tout est déterminé, mon écrit, la sentence du juge le sont aussi, peu importe. Mais c'est que le déterminisme n'est pas du tout prouvé. Les astrologues eux-mêmes disent : « Astra inclinant sed non determinant ». Il faut faire un acte de foi dans la liberté. La société doit et veut se défendre.

A quel moment cette contrainte peut-elle s'exercer ? Dans les cas étudiés, pas au moment du crime, comme nous y avons insisté plus haut, celui-ci est exécuté dans un moment où la perte du contrôle paraît complète.

Mais avant, dans la période qui précède, pendant la préméditation qui n'est qu'une lutte au cours de laquelle les motifs s'entrechoquent dans l'esprit du criminel, c'est à ce moment où il s'arme, où il prépare son crime, qu'il le discute encore, que pourrait agir le bon mobile.

Or les crimes dits passionnels sont souvent, quoique certains aient prétendu le contraire, précédés d'une période de préméditation.

Nos observations montrent que dans les crimes que nous avons réunis, elle a existé pour la moitié d'entre eux.

Dans 3 cas seulement, nous admettons qu'il se produit subitement, pour madame B., pour Guillaume et pour Antoine. Nous avons vu plus haut que pour les deux premiers surtout, l'application des idées de

Monsieur le Professeur CLAUDE aurait permis d'éviter leurs réactions.

Pour Ernest, Henri, Claudia, la préméditation de leur homicide n'est pas évidente, mais tous trois avaient au moins des idées de suicide. Ernest aurait pu être arrêté à temps.

Je ne parle pas de Clotilde, de G. P. et G. pour lesquels la préméditation est certaine, mais dont les tares ont peut-être inhibé en partie la volonté. Ils ont en effet été estimés irresponsables, aussi ne peut-on prétendre qu'ils aient pu avoir une claire notion de la valeur de leurs actes. En tous cas eux aussi auraient pu être arrêtés préventivement.

Mais pour tous les autres, il y a **préméditation plus ou moins longue** :

Sylvain prend son revolver avec l'intention de tirer dans les jambes.

Ned rentre chez lui prendre son revolver avant d'aller faire une scène à sa maîtresse.

Max prend tout un ensemble de précautions pour attirer B. chez lui.

B. J. fait des préparatifs pendant toute une matinée.

Joseph achète son revolver six jours avant.

Marcel emporte son rasoir, et boit quelques verres pour se donner du courage.

Marc n'oublie pas de s'armer avant de partir.

Madame D. s'arme la veille.

Il ne faut jamais être convaincu de l'inintimidabilité. Il n'est pas certain que Henri et Claudia n'eussent

pas pu être influencés. Il semblerait même que dans les crimes ou l'émotion joue un grand rôle, une autre émotion telle que celle déterminée par la représentation du châtiment soit capable d'exercer une compensation heureuse. Il est trop facile de dire que les châtiments ne servent à rien, parce qu'il y a toujours des délinquants. C'est que l'on n'entend jamais parler de ceux sur lesquels l'exemple a eu l'action inhibitrice cherchée, et ils sont peut-être nombreux.

Il faut donc renforcer la méthode de contrainte.

1) Il ne faut pas qu'un seul criminel responsable de ses actes puisse échapper au châtiment. Monsieur LEVY-VALENSI qui ne croit guère à l'irrésistibilité de la passion pure estime que, ou bien le sujet est dément, et il s'agit d'un cas pathologique relevant de l'asile, ou bien le sujet est responsable, à été poussé par des raisons psychologiques, il doit rendre compte de ses actes.

Mais puisque ici, à la suite de Monsieur le Professeur CLAUDE, nous envisageons les modifications qu'il serait souhaitable d'apporter à la loi existante, nous pensons que pour les psychopathes, ceux dont on a tendance à estimer la responsabilité atténuée, il devrait être créé des services ouverts ou la loi permette de les mettre à l'écart.

2) Il faudrait que la presse répète pour l'imprimer dans chaque esprit que tout crime est toujours puni sévèrement. Il serait bon qu'elle vulgarise cette idée que le divorce et la séparation sont des moyens assez faciles à employer, en indiquant à tous comment il

faut s'y prendre pour les obtenir. Ces solutions civiles sont regrettables sans doute, mais ce sont tout de même des solutions bien meilleures que le coup de feu.

CONCLUSIONS

1) Les meurtriers que nous avons étudiés dans cette thèse sont tous de milieu modeste et d'instruction faible. Nos conclusions ne sont donc valables qu'en tenant compte de ces deux facteurs.

2) Leur âge correspond à la période d'activité sexuelle. Presque tous ont entre 25 et 40 ans, sauf cependant deux d'entre eux pour lesquels c'est au contraire l'affaiblissement sénile qui semble jouer le rôle prépondérant.

Le sexe masculin prédomine. Sur 17 cas, nous n'avons que 4 femmes.

3) L'amour éprouvé par nos criminels est polymorphe, mais les éléments saillants sont avant tout d'ordre physique ou orgueilleux. L'une des meilleures preuves du peu d'affection qui y rentre, c'est que tous les ménages sont très mauvais.

4) La jalousie qu'ils ressentent est corrélative de leur amour, elle est avant tout physique et orgueilleuse. Il s'y ajoute toujours de l'amour-propre blessé. Cette

jalousie trouve sa source dans le caractère méfiant et soupçonneux de ces individus, ou encore dans leurs maladies, qu'il s'agisse d'alcoolisme ou d'hyperthyroïdie. Leur violence naturelle, la forme peu intellectuelle de leur amour les poussent aux réactions brutales.

5) Le meurtre, déclanché par une émotion vive, est toujours effectué avec sauvagerie et acharnement. Si l'émotion joue un rôle, elle n'est pas l'unique responsable, car le crime est surement prémédité dans plus de la moitié des cas. Du moins, tout est préparé pour l'accomplir.

6) Dans 50 % des cas, la responsabilité n'est pas entière. Nous avons un paralytique général, un choréique, un délirant qui sont entièrement irresponsable. Pour cinq autres, la responsabilité a été considérée comme atténuée : deux fois par suite d'une maladie de Basedow, une fois chez un commotionné émotif, une autre chez un affaibli sénile, une dernière chez un alcoolique interprétant.

L'alcoolisme reste un facteur important puisqu'il se retrouve comme cause efficiente dans 40 % des cas.

7) Au point de vue thérapeutique :

A) L'application des idées de Monsieur le Professeur CLAUDE, exprimées dans son rapport sur les aliénés en liberté, aurait été très intéressante. Il demande surtout :

La vulgarisation de la notion du danger et de la curabilité des psychopathes.

La multiplication des centres de dépistage. Il exprime le désir que des interventions médicales compétentes soient prescrites par les commissaires de police surtout, à la demande des familles, des médecins, etc.

La création de services ouverts à côté des asiles pour y soigner les anormaux qui ne sont cependant pas des aliénés, tout en garantissant la liberté individuelle par une commission médico-judiciaire.

La surveillance des aliénés après leur sortie.

L'ensemble de ces mesures aurait permis de mettre hors d'état de nuire sept de nos criminels sur dix-sept.

B) La contrainte morale exercée par l'exemple était capable d'agir sur presque tous les autres, qui, nous y avons insisté, avaient présenté une période de préméditation.

Vu, le Doyen :
BALTHAZARD.

Vu, le Président :
CLAUDE.

Vu et permis d'imprimer ;
Le Recteur de l'Académie de Paris
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- BALZAC. — Physiologie du mariage.
- BERTHIER. — Monomanie de jalousie (*Tribune Méd.*, 1873, p. 405).
- CLAUDE. — Les aliénés en liberté. Rapport au Congrès de médecine légale de 1933.
— Psychiatrie médico-légale.
- DOREZ. — La jalousie morbide. *Th. Paris*, 1889.
- DUMAS. — Traité de psychologie.
- ESCOUBE. — La jalousie morbide des alcooliques. *Th. Paris*, 1899.
- GENIL-PERRIN. — Les paranoïaques. Paris, 1927.
- GONZALEZ. — La jalousie (*Th. Paris*, 1932).
- IMBERT. — Le délire dans la jalousie affective. *Th. Bordeaux*, 1897.
- ISCOVESCU. — Des idées de jalousie dans le délire alcoolique. *Th. Paris*, 1898.
- LASSERRE. — Les délinquants passionnels. Paris, 1908.
- LÉVY-VALENSI. — Les crimes passionnels. Rapport au Congrès de Méd. Lég. 1931.
— Jalousie morbide (*Le Concours Méd.*, 15 mai 1932).
— Criminalité et passion amoureuse (*L'Hygiène mentale*, août 1932).
- MAIRET. — La jalousie. Montpellier, 1908.
- MALLET (R.). — Les obsédés. Paris, 1928.
- MAXWELL. — Le crime et la société. Paris, 1920.
- MOREAU (*de Tours*). — De la folie jalouse. Paris, 1877.
- PARANT. — Les délires de jalousie. *Th. Paris*, 1901.
- RIBOT (Th.). — Psychologie des sentiments.

— Logique des sentiments.

— Essai sur les passions.

SÉRIEUX et CAPGRAS. — La folie raisonnante. Paris, 1909.

STENDHAL. — De l'amour.

VILLERS. — Le délire de la jalousie. Bruxelles, 1899.

VIREY. — Jalousie (Dict. des Sc. Méd., 1870).

WYLM. — La Morale sexuelle. Paris, 1907.

TABLE DES MATIÈRES

Considérations sur la jalousie.....	1
Jalousie sénile.....	8
Jalousie des paranoïaques.....	13
Jalousie alcoolique	21
Jalousie des hyperémotifs.....	32
Jalousie passionnelle.....	49
Caractères des jaloux criminels.....	57
Thérapeutique	66
Conclusions	79
Bibliographie.....	83

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. BUSSIÈRE. — 10-6-1933.

